



**HAL**  
open science

## Does the God of Societies Play Dice?

Christophe Darmangeat

► **To cite this version:**

Christophe Darmangeat. Does the God of Societies Play Dice?. Bulletin de la Société préhistorique française, 2025, 122 (1), pp.13-34. hal-05023242

**HAL Id: hal-05023242**

**<https://hal.science/hal-05023242v1>**

Submitted on 9 Apr 2025

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Open licence - etalab

## Le Dieu des sociétés joue-t-il aux dés? Hasard et nécessité dans l'évolution sociale

### *Does the God of Societies Play Dice? Chance and Necessity in Social Evolution*

Christophe DARMANGEAT

---

**Résumé :** L'ambitieux livre de D. Graeber et D. Wengrow, *Au commencement était... : une nouvelle histoire de l'humanité*, ne se propose pas seulement de questionner certaines certitudes factuelles. Il entend également bousculer la lecture traditionnelle de la dynamique des sociétés humaines depuis le Paléolithique supérieur. Cette contribution revient sur cette discussion, vieille en réalité de plusieurs siècles, en argumentant en faveur d'une perspective matérialiste, qui insiste sur les déterminismes qui pèsent sur les humains et sur leurs aspirations, le plus souvent sans qu'ils en aient conscience. Elle insiste également sur les contraintes de long terme qui pèsent sur la dynamique des sociétés. Contre l'idée, aujourd'hui défendue également en biologie, que l'évolution résulte d'accidents qui auraient pu modifier profondément sa physionomie globale, on s'efforcera de montrer que c'est précisément au travers de ces accidents – de la contingence – que s'est imposée une nécessité qui limitait grandement la gamme des possibilités.

**Mots-clés :** évolution sociale, matérialisme, idéalisme, déterminisme, contingence.

**Abstract:** D. Graeber and D. Wengrow's ambitious book, *The Dawn of Everything: A New History of Humanity*, does more than simply question a few factual certainties. It also seeks to disrupt traditional interpretations of the dynamics of human societies since the Upper Palaeolithic. This paper revisits this discussion, which is in fact a centuries-old one, arguing in favour of a materialist perspective that emphasises the determinisms weighing on human beings and their aspirations, most often without their being aware of it. Emphasis is also placed on the long-term constraints that affect societal dynamics. Against the idea, now also defended in biology, that evolution results from accidents that could have profoundly altered its overall course, we will endeavour to show that it is precisely through these accidents – through contingency – that constraining factors were imposed which greatly limited the range of possibilities.

**Keywords:** social evolution, materialism, idealism, determinism, contingency.

Le récent ouvrage de D. Graeber et D. Wengrow, *Au commencement était...*, procède de la volonté de mettre (ou de remettre) en perspective les connaissances sur le passé de l'humanité, en proposant en particulier d'aboutir à une synthèse entre les acquis de l'archéologie et ceux de l'anthropologie, les disciplines de base des deux auteurs. Wengrow écrit ainsi : « Alors que l'archéologie et l'anthropologie étaient autrefois des domaines étroitement liés, elles se sont aujourd'hui éloignées l'une de l'autre. Il en résulte que les spécialistes discutent rarement entre eux, et encore moins avec des personnes d'autres disciplines, des implications de leurs découvertes, qui (à notre avis du moins) bouleversent de plus en plus les idées reçues sur le cours de l'histoire de l'humanité. Nous voulions voir ce qui se passait lorsqu'on les réunissait à nouveau après une longue période de distanciation mutuelle. Le résultat est *Au commencement était...* » (Wengrow, 2023, p. 1).

En lui-même, un tel projet ne peut être que salué ; ainsi qu'est venu le rappeler avec insistance Bernard Lahire (2023), si la science ne peut se passer de l'accumulation de savoirs précis et portant sur des objets circonscrits, cette accumulation ne permet pas par elle-même une authentique avancée de la connaissance. En ce qui concerne ce que l'on appelle l'histoire globale, cela signifie que sa compréhension scientifique ne consiste pas uniquement en une accumulation de faits ; il faut rechercher dans la logique générale dans laquelle ils s'organisent, logique générale qui les éclaire et permet de saisir leurs relations.

Les dernières années ont apporté leur lot d'ouvrages se situant dans cette catégorie ; certains sont restés relativement confidentiels, d'autres ont constitué de larges succès de librairie, dénotant l'appétence du public à la quête de sens dans l'histoire des sociétés humaines. Au risque d'en oublier beaucoup, mentionnons *Sapiens* de Yuval Harari (2015), *Homo domesticus* de James Scott (2019), *La part d'ange en nous* de Steven Pinker (2017), pour ne pas remonter à *De l'inégalité parmi les sociétés* (*Guns, germs and steel*), de Jared Diamond (1997). En ce qui concerne les auteurs de langue française, les plus marquants ont sans doute été *Les dix millénaires oubliés qui ont fait l'histoire*, par Jean-Paul Demoule (2017), et *Avant l'histoire, l'évolution des sociétés de Lascaux à Carnac*, d'Alain Testart (2012).

Le propos de chacun de ces ouvrages se situait conjointement à plusieurs niveaux. En plus des faits « bruts » que tous présentaient (imaginerait-on un livre d'histoire dépourvu d'éléments empiriques ?), tous entendaient mettre en évidence certaines relations de causalité, ou réfuter des causalités admises. Mais tous, également, défendaient de manière implicite ou explicite ce que l'on pourrait appeler une méta-causalité : une vision générale des propriétés dynamiques des sociétés humaines, un cadre qui donne sens à la diversité des phénomènes particuliers. Un travail aussi riche et foisonnant que *Au commencement était...* ne déroge pas à cette règle ; au-delà de relectures parfois radicales de moments spécifiques de la préhistoire ou de l'histoire, il entend aussi – et avant tout ? – fournir une nouvelle grille de lecture

The recent book by D. Graeber and D. Wengrow, *The Dawn of Everything*, stems from a desire to bring knowledge of humanity's past into (or back into) perspective, by proposing in particular to produce a synthesis combining the findings of archaeology with those of anthropology, the disciplines of the two authors. Wengrow writes thus: “While archaeology and anthropology themselves were once closely related fields, today they have drifted apart. The result is that specialists rarely talk across these fields, let alone to people in other disciplines, about the implications of their findings, which (we, at least, felt) are increasingly turning much conventional wisdom about the course of human history on its head. We wanted to see what happens when you put them back together again after a long period of mutual estrangement [*The Dawn of Everything*] is the result” (Wengrow, 2023; 1).

In itself, such a project can only be welcomed; as Bernard Lahire (2023) emphatically reminds us, while science cannot do without the accumulation of precise knowledge on specific subjects, this accumulation does not in itself lead to genuine advances in understanding. As far as what “global history” is concerned, this means that our scientific understanding of it does not consist solely of an accumulation of facts; we need to explore the general logic within which they are organised; a general logic that sheds light upon them and enables us to grasp their interrelationships.

Recent years have brought their share of publications in this category; some have remained relatively unnoticed, while others became major bestsellers, reflecting the public's appetite when it comes to the quest for meaning within the history of human societies. At the risk of forgetting many, we should mention Yuval Harari's *Sapiens* (2015), James Scott's *Homo domesticus* (2019), Steven Pinker's *The Better Angels of Our Nature* (2017), even going back to Jared Diamond's *Guns, Germs and Steel* (1997). As far as French-language authors are concerned, the most striking were undoubtedly *Les dix millénaires oubliés qui ont fait l'histoire*, by Jean-Paul Demoule (2017), and *Avant l'histoire, l'évolution des sociétés de Lascaux à Carnac*, by Alain Testart (2012).

The subject matter of each of these works was multi-layered. In addition to the “raw” facts they all presented (could any history book be devoid of empirical elements?), all of them set out to highlight certain causal relationships, or to refute accepted causalities. Yet, they all also implicitly or explicitly defended what might be called a meta-causality: a general vision of the dynamic properties of human societies, a framework that would give meaning to the diversity of particular phenomena. A volume as rich and extensive as *The Dawn of Everything* is no exception to this rule; beyond the sometimes-radical re-interpretations of specific moments in prehistory or history, it also seeks – above all? – to provide a new reading grid for the entire range of social transformations that occurred during the Holocene. Our contribution focuses on this last aspect; we would like to emphasise from the outset that it is not intended as a review of the

pour l'ensemble des transformations sociales intervenues au cours de l'Holocène. C'est sur ce dernier aspect que se focalise notre contribution ; insistons d'emblée sur le fait que celle-ci n'entend donc pas constituer une recension de cet ouvrage ; nombre de ses thèses stimulantes (ou provocantes), qui mériteraient une discussion attentive, ne seront pas même évoquées. Les pages qui suivent se limitent volontairement à ce qui, dans le texte, relève à proprement parler de ce qu'on peut appeler la « philosophie de l'histoire » (ou de l'évolution sociale). Elles ne sont pas les premières à aborder cet aspect : les recensions de Ian Morris (2022) et de Walter Scheidel (2022), en particulier, ont déjà attiré l'attention sur plusieurs points importants, développant une argumentation à laquelle l'auteur de ces lignes souscrit pleinement. Davantage qu'une critique de *Au commencement était...*, le présent texte représente un plaidoyer en faveur du matérialisme historique qui, selon le mot de Jean-Luc Jamard (1989), constitue pour la compréhension de l'évolution sociale un paradigme dépassé, quoique « bien que par aucun autre » (Jamard, 1989, p. 71).

### UN OBJET THÉORIQUE NON IDENTIFIÉ ?

La question de l'évolutionnisme en matière sociale a déjà fait couler une quantité d'encre considérable. Sans entrer dans les détails d'une discussion qui appellerait bien des développements, il faut rappeler d'emblée qu'à la différence de ce qui s'est passé en matière de biologie, les théories évolutionnistes des sociétés n'ont jamais été combattues au nom de conceptions fixistes. Nul n'a jamais nié que les sociétés se transformaient – pas même les rédacteurs de l'Ancien Testament ! Toute la question est de savoir si ces transformations sont régies par des lois (que la science doit s'attacher à découvrir) et, le cas échéant, quelle en est la teneur.

Pour tenter d'avancer pas à pas, suggérons pour commencer que tout raisonnement évolutionniste s'articule autour de trois (et en réalité quatre) dimensions différentes.

- La première est celle des faits, ou de ce qu'on pourrait aussi désigner comme l'histoire évolutive : quel que soit le domaine étudié, toute évolution s'incarne dans une série d'événements, c'est-à-dire de transformations situées dans le temps, dont la théorie est censée rendre compte. Autrement dit, des faits peuvent donc contredire, à des degrés divers, une théorie évolutionniste et appeler ainsi à la réviser plus ou moins radicalement.

- Le second aspect est celui de la classification. Il n'est pas de raisonnement évolutionniste qui ne regroupe certains aspects de la réalité en catégories, permettant de formuler des propositions d'ordre général – qu'on pense en particulier au rôle joué par le concept d'espèce dans la théorie darwinienne (ou néodarwinienne). En d'autres termes, il n'y aurait pas de théorie évolutionniste possible si la réalité était irréductiblement composée d'entités et d'événements singuliers, à partir desquels aucune

book; many of its stimulating (or provocative) arguments, which merit careful discussion, will not even be mentioned. The following pages are deliberately limited to what, in the text, can properly be classified as the “philosophy of history” (or of social evolution). They are not the first to address this aspect: the reviews by Ian Morris (2022) and Walter Scheidel (2022), in particular, have already drawn attention to a number of important points, developing an argument to which the author of these lines fully subscribes. More than a critique of *The Dawn of Everything*, this paper is a plea in favour of historical materialism, which, according to Jean-Luc Jamard, is an outdated paradigm for the understanding of social evolution, albeit one that has been “superseded by none other” (Jamard, 1989; 71).

### AN UNIDENTIFIED THEORETICAL OBJECT?

A considerable amount of ink has already been spilled over the question of social evolutionism. Without going into detail about a discussion that would require a great deal of elaboration, it should be remembered from the outset that, unlike what has happened in biology, the evolutionary theories of societies have never been opposed in the name of fixist conceptions. No one has ever denied that societies change – not even the writers of the Old Testament! The real question is whether these transformations are governed by laws (which science must endeavour to discover) and, if so, what these are.

To attempt to move forward one step at a time, we might begin by suggesting that all evolutionary reasoning hinges on three (and in fact four) different dimensions.

- The first is that of facts, or what might also be termed as evolutionary history: whatever the area under consideration, all evolution is embodied in a series of events, i.e., transformations located in time, which the theory is supposed to account for. In other words, facts might contradict an evolutionary theory to varying degrees, calling for a more or less radical revision.

- The second aspect is that of classification. There is no evolutionary reasoning that does not group certain aspects of reality into categories, enabling general statements to be formulated – think in particular of the role played by the concept of species in Darwinian (or neo-Darwinian) theory. In other words, there would be no possible evolutionary theory if reality consisted irreducibly of singular entities and events, from which no legitimate abstraction was possible. This was in fact the meaning of Franz Boas's objections to social evolutionism (Boas, 1932; 612).

- To fully deserve this name, an evolutionary theory cannot confine itself to reconstructing the evolution of something (which is what the previous two points amount to): it must not only propose a scenario (describing or reconstructing the facts), but it must also provide explanatory mechanisms – and it might even be said that it is

abstraction légitime n'était possible. Tel était d'ailleurs bien le sens des objections de Franz Boas à l'évolutionnisme social (Boas, 1932, p. 612).

- Pour mériter pleinement ce nom, une théorie évolutionniste ne peut se borner à reconstituer une évolution (ce à quoi se ramènent les deux points précédents) : elle ne doit pas seulement proposer un scénario (qui décrit ou reconstitue les faits), mais elle doit également en fournir des mécanismes explicatifs – et l'on peut même dire que ce sont ces mécanismes explicatifs qui en représentent le cœur. C'est par exemple sur ce point – et sur lui seul – que se différenciaient, à l'époque de leur formulation, les théories lamarckienne et darwinienne de l'évolution des espèces.

À ces trois dimensions, on pourrait en ajouter une quatrième, se situant à un niveau plus large, et décrivant les propriétés générales du système. Ainsi, parmi les biologistes se revendiquant de l'évolution darwinienne (et donc en plein accord sur les trois points précédents), certains soutiennent que la physionomie globale de l'évolution biologique était dans une large mesure inscrite dans les propriétés initiales du système (Conway Morris, 2003), tandis que d'autres, dont la figure la plus connue est sans doute Stephen Jay Gould, soulignent à l'inverse la contingence et l'imprédictibilité de la trajectoire observée (Gould, 1998).

Le sujet de l'évolutionnisme social et de sa critique est évidemment extrêmement vaste, et mériterait qu'on y consacre des livres entiers ; sur ce sujet, on ne peut que renvoyer le lecteur à l'incontournable article d'Alain Testart (1992). En quelques mots, disons simplement que la critique de l'évolutionnisme procède très souvent d'une ambiguïté fondamentale. Pour commencer, si toute théorie évolutionniste est liée à une classification, l'amendement ou le rejet de cette classification n'entraîne pas *ipso facto* celle de la théorie qui l'emploie (au sens du point 3 de l'énumération ci-dessus). Le lien entre classifications et théories évolutionnistes n'est en effet pas univoque. De même qu'une classification donnée peut être enrôlée au service de deux théories différentes, un mécanisme explicatif donné (par exemple, le matérialisme historique) peut fort bien s'accommoder d'un remaniement, même profond, de la classification. Ainsi, en biologie, l'adoption d'une classification phylogénétique qui a conduit à l'abandon des catégories traditionnelles de « poissons » ou de « reptiles », n'a nullement affaibli les propositions théoriques du darwinisme. Il en va exactement de même avec l'évolution sociale : on peut (légitimement) critiquer les catégories en usage au XIX<sup>e</sup> siècle ou de celles du néo-évolutionnisme des années 1960, comme le font à l'occasion Graeber et Wengrow, par exemple p. 569. Toutefois, une telle critique ne constitue pas, en elle-même, une réfutation des conceptions évolutionnistes, éventuellement diverses, qui se rattachent à ces catégories. Plus globalement, on peut suivre Ian Morris (2022) sur le fait que les arguments présentés contre l'évolutionnisme dans *Au commencement était...* sont beaucoup moins décisifs que ce qu'avancent les auteurs. Le même problème se pose à un niveau plus général. La réfutation d'une théorie

these explanatory mechanisms that are at the heart of the theory. It was on this point alone, for example, that the Lamarckian and Darwinian theories on the evolution of species differed when they were first formulated.

A fourth, broader dimension could be added to these three, to describe the general properties of the system. Thus, among biologists who claim to be Darwinian evolutionists (and therefore fully in agreement on the three previous points), some maintain that the overall physiognomy of biological evolution was to a large extent inscribed in the initial properties of the system (Conway Morris, 2003), while others, the most famous of whom is undoubtedly Stephen Jay Gould, emphasise the contingency and unpredictability of the observed trajectory (Gould, 1998). Clearly, the subject of social evolutionism and its critique is extremely vast, and would merit entire books; on this topic, we can only refer the reader to Alain Testart's indispensable article (1992). Suffice it to say that criticism of evolutionism very often stems from a fundamental ambiguity. To begin with, if every evolutionary theory is associated with a system of classification, the amendment or rejection of that system does not *ipso facto* entail the amendment or rejection of the theory that employs it (see point 3 of the list above). The link between categorisation and evolutionary theories is not unequivocal. Just as a given system of classification can be enlisted to serve two different theories, a given explanatory mechanism (for example, historical materialism) may very well accommodate a reworking, even a radical one, of the system of classification. Thus, in biology, the adoption of phylogenetic classification, which led to the abandonment of the traditional categories of "fish" or "reptiles", in no way weakened the theoretical propositions of Darwinism. The same is true of social evolution: we are entitled (legitimately) to criticise the categories in use during the nineteenth century or those of 1960s neo-evolutionism, as Graeber and Wengrow occasionally do, for example on p. 569. Nevertheless, such a critique does not, in itself, constitute a refutation of the potentially diverse evolutionary concepts associated with these categories. More generally, we agree with Ian Morris (2022) on the fact that the arguments presented against evolutionism in *The Dawn of Everything* are much less decisive than what the authors put forward. The same problem arises at a more global level. The rebuttal of a specific evolutionary theory – and even of all existing evolutionary theories – does not constitute a rebuttal of the evolutionary research goal itself, i.e., the possibility and necessity of formulating a more adequate theory of the dynamics of social relationships. In other words, one does not invalidate social evolutionism by rejecting Lewis Morgan's (1877) or Elman Service's (1962) model any more than one invalidates biological evolutionism by refuting Lamarck's model.

Thus, any criticism of evolutionism should specify which dimension it concerns, and avoid implying that it has disproved "evolutionism" solely on the basis of the refutation of a specific theory or system of classification. Unfortunately, this is far from always being the case, and

évolutionniste spécifique – et même, à la limite, de toutes les théories évolutionnistes existantes – ne constitue pas une réfutation du programme de recherche évolutionniste en lui-même, c’est-à-dire la possibilité et la nécessité de formuler une théorie plus adéquate de la dynamique des rapports sociaux. En d’autres termes, on n’invalide pas davantage l’évolutionnisme social en rejetant le modèle de Lewis Morgan (1985) ou celui d’Elman Service (1962) qu’on n’invalide l’évolutionnisme biologique en réfutant le modèle de Lamarck.

Ainsi, toute critique de l’évolutionnisme devrait-elle préciser sur quelle dimension elle porte précisément, et éviter de laisser entendre avoir réfuté « l’évolutionnisme » sur la seule base de la réfutation d’une théorie ou d’une classification spécifiques. C’est malheureusement loin d’être toujours le cas, et *Au commencement était...* ne fait pas exception. Si le livre désigne sans fard l’évolutionnisme (social) comme son principal adversaire – et avec lui, le « récit dominant » ou « conventionnel » – c’est d’une manière qui ne permet guère au lecteur de comprendre précisément en quoi consiste sa cible, ni quel cadre alternatif il propose de lui substituer. Le jeu d’opposition principal sur lequel se construit l’exposé est celui des thèses de Hobbes et Rousseau – le premier est évoqué 40 fois, le second plus de 120 –, des références dont la quantité éclipse de très loin celles à des théoriciens plus modernes (et mieux informés de l’état des connaissances archéologiques et anthropologiques). Quant aux auteurs auxquels est attribué le « récit conventionnel » (Harari, Pinker, Fukuyama ou Diamond), s’ils sont généralement connus du grand public, aucun n’est considéré dans le monde académique comme une référence sur la question de l’évolution sociale. Inversement, les anthropologues, archéologues ou sociologues qui ont laissé des œuvres marquantes sur ce thème sont globalement très peu mentionnés : les noms d’Edward Tylor ou de Lewis Morgan pour le XIX<sup>e</sup> siècle, d’Elman Service, Leslie White, Allen Johnson, Timothy Earle, Stephen Sanderson ou Alain Testart pour une époque plus récente, sont quasiment absents. Restent les rares mais intrigantes références à Gordon Childe et à Karl Marx. En ce qui concerne le premier, les auteurs affirment partager son programme scientifique, écrivant par exemple que : « En 1936, l’archéologue V. Gordon Childe a publié un livre intitulé *Man Makes Himself* – que l’on pourrait traduire par “L’homme se crée”. (...) c’est exactement l’esprit dans lequel nous nous inscrivons » (Graeber et Wengrow, 2021a, p. 22). Avec sa vision marquée par trois stades évolutifs hérités, jusque dans leur domination, de la tradition des Lumières et de l’évolutionnisme du XIX<sup>e</sup> siècle, Childe incarne pourtant une pensée contre laquelle *Au commencement était...* ne cesse par ailleurs de s’élever. La position des auteurs vis-à-vis de Marx et du matérialisme historique mérite qu’on s’y arrête plus longuement, pour au moins deux raisons. La première est que ce cadre théorique est celui dont se revendique l’auteur de ces lignes, et en faveur duquel cet article argumente. La seconde est que D. Graeber et D. Wengrow adoptent à son égard une position troublante, qui a d’ailleurs donné lieu

*The Dawn of Everything* is no exception. If the book unabashedly names (social) evolutionism as its main adversary – and with it the “dominant” or “conventional” narrative – it does so in a manner that hardly allows the reader to understand precisely what its target is, or what alternative framework it proposes to replace it with. The main opposition upon which the presentation is built is that of the theses of Hobbes and Rousseau – the former is mentioned 40 times, the latter more than 120 – references whose quantity far overshadows those to more modern theorists (who are better informed about the state of archaeological and anthropological research). As for the authors to whom the “conventional narrative” is attributed (Harari, Pinker, Fukuyama or Diamond), while they may often be known to the general public, their work has never been regarded in the academic world as a reference on the question of social evolution. Conversely, anthropologists, archaeologists and sociologists who have produced influential contributions on this theme are rarely mentioned: the names of Edward Tylor and Lewis Henry Morgan for the 19th century, and those of Elman Service, Leslie White, Allen Johnson, Timothy Earle, Stephen Sanderson and Alain Testart belonging to more recent generations, are virtually absent. There remain the rare but intriguing references to Gordon Childe and Karl Marx. Regarding the former, the authors claim to share its scientific programme, writing for example that: “As long ago as 1936, the prehistorian V. Gordon Childe wrote a book called *Man Makes Himself* [...] this is the spirit we wish to invoke” (Graeber and Wengrow, 2021; 22). With his approach marked by three evolutionary stages, inherited to the point of their domination, from the Enlightenment tradition and nineteenth-century evolutionism, Childe actually embodies a way of thinking that *The Dawn of Everything* constantly opposes. The authors’ position on Marx and historical materialism merits further consideration, for at least two reasons. The first is that this is the theoretical framework to which the author of these lines claims to belong, and in favour of which this article argues. The second is that D. Graeber and D. Wengrow assume a troubling position in relation to it, one that has given rise to the most wide-ranging interpretations. Admittedly, questioning the legitimacy of a work to refer to its claimed theoretical framework is always a delicate matter – not to say downright daring: after all, the authors are in the best position to know which method of reasoning they subscribe to. In the present case, and at the risk of appearing bold, we shall nevertheless emphasise a number of points where, in our view, *The Dawn of Everything* departs significantly from historical materialism, or at least from its most commonly shared version, as Davis (2022) points out, for example. Although *The Dawn of Everything* hardly mentions Marx’s name any more than that of other social evolutionary theorists, it is nonetheless, on one occasion, to echo the famous phrase from *The Eighteenth Brumaire of Louis Bonaparte*, according to which “Men make their own history, [but not] under circumstances chosen by themselves” (Marx, 1955; 251). Moreover, in an article written since then on

aux interprétations les plus variées. Il est évidemment toujours délicat – pour ne pas dire franchement osé – de contester la légitimité d’un ouvrage à se référer au cadre théorique qu’il revendique : après tout, les auteurs sont *a priori* tout de même les mieux placés pour savoir dans quelle méthode de raisonnement ils se reconnaissent. Dans le cas présent, et au risque de paraître téméraire, on soulignera tout de même un certain nombre de points sur lesquels, à nos yeux, *Au commencement était...* s’éloigne notablement du matérialisme historique – en tout cas de sa version la plus communément partagée, ainsi que le relève par exemple Davis (2022). Si *Au commencement était...* n’évoque guère davantage le nom de Marx que celui des autres théoriciens de l’évolution sociale, c’est néanmoins, en une occasion, pour reprendre à son compte la fameuse formule du *18 Brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte*, selon laquelle « les hommes font leur propre histoire, [mais pas] dans les conditions choisies par eux » (Marx, 1955, p. 251). Plus encore, dans un article rédigé depuis lors à propos de cette question, D. Wengrow se positionne en écrivant que « Marx et Engels ont développé le matérialisme historique comme une exploration radicale du potentiel pour la liberté humaine » (Wengrow, 2023, p. 10). Il y aurait pourtant autant de raisons (et probablement davantage) de dire que le matérialisme historique entend dévoiler, derrière l’apparente liberté avec lesquels les humains agissent, les contraintes objectives qui pèsent sur leurs pensées et sur les actions. La même idée est abordée dans un autre passage : « Dans la mesure où le matérialisme historique continue à recouvrir l’étude des événements passés, non pas comme une histoire d’humains “courant aveuglément vers leurs chaînes”, mais comme un projet d’émancipation capable d’intégrer des éléments de preuves nouveaux, je pense que notre travail dans *Au commencement était...* est pleinement compatible avec ses objectifs et ses principes » (Wengrow, 2023, p. 10).

Là encore, les réserves introduites dans cette adhésion ont de quoi susciter une certaine perplexité, d’autant qu’on pourrait y percevoir quelque contradiction : selon Marx, c’est précisément parce que l’histoire se déroule sous contrainte que la liberté dont croient jouir les humains est en réalité fort restreinte ; mais ce sont également ces mêmes déterminismes qui sont censés rendre nécessaire, et possible, la révolution sociale qui sonnera le glas de la division de l’humanité en classes sociales antagonistes. Si l’on comprend bien Wengrow, il faudrait donc conserver la seconde moitié du raisonnement tout en se débarrassant de la première. Mais dans ce cas, que reste-t-il au juste de la doctrine léguée par Marx et Engels ? La question se pose d’autant plus que *Au commencement était...* n’emprunte guère aux éléments de raisonnements traditionnels du marxisme. Ainsi, le concept central de mode de production n’est mobilisé qu’une seule fois, à l’occasion d’une discussion contestant la possibilité de classer les sociétés selon leur type de subsistance, et sans que l’on voie très bien si les auteurs revendiquent une autre utilisation de cette catégorie ou son abandon pur et simple (Graeber et Wengrow, 2021a, p. 243).

this issue, D. Wengrow adopts the position that “Marx and Engels developed historical materialism as a radical exploration of the potential for human freedom” (Wengrow, 2023; 10). Yet there should be just as many reasons (and probably more) to say that historical materialism intends to reveal, hidden behind the apparent freedom with which humans act, the objective constraints that weigh on their thoughts and actions. The same idea is raised in another section: “Insofar as historical materialism remains concerned with the study of past events, not as a story of humans “running blindly for their chains” but as a project of emancipation able to accommodate new sources of evidence, I believe our work in [*The Dawn of Everything*] is fully compatible with its aims and principles” (Wengrow, 2023; 11).

Here again, the caveats introduced into this endorsement arouse a certain degree of puzzlement, all the more so because we might perceive some contradiction in them: according to Marx, it is precisely because history unfolds under constraint that the freedom humans believe they enjoy is in reality very limited; but it is these very determinisms that are supposed to render necessary, and possible, the social revolution that will sound the death knell of the division of humanity into antagonistic social classes. If Wengrow is correctly understood, we should retain the second half of the reasoning while getting rid of the first. What exactly is left of the doctrine bequeathed by Marx and Engels then? The question is all the more pertinent given that *The Dawn of Everything* hardly borrows from the traditional elements of Marxist reasoning. For instance, the central concept of modes of production is used only once, as part of a discussion disputing the possibility of classifying societies according to their type of subsistence, and it remains unclear whether the authors are calling for a different use of this category or for it to be abandoned altogether (Graeber and Wengrow, 2021; 189).

Similarly, when the evolutionary sequence traditionally defended by Marxism is cited, according to which “the move out of primitive communism towards slavery, feudalism and capitalism, to be followed by socialism (then communism)”, it is only to conclude, without going into further detail, that “All these approaches were basically unworkable, and eventually had to be thrown away as well” (Graeber and Wengrow, 2021; 446). By this the authors aim to: “[Retrace] some of the initial steps that led to our modern notion of social evolution: the idea that human societies could be arranged according to stages of development, each with their own characteristic technologies and forms of organization (hunter-gatherers, farmers, urban-industrial society, and so on)” (Graeber and Wengrow, 2021; 5).

How can we fail to see, in such a proposal, not a simple revision of historical materialism, but its complete rejection?

More broadly, the book distances itself both from approaches that see history as the expression of the most absolute human freedom, and from those that deny this freedom. It is clear, then, that the authors situate the truth

De même, lorsqu'est évoquée la séquence évolutionniste traditionnellement défendue par le marxisme, selon laquelle « la sortie du communisme primitif avait débouché sur l'esclavage, la féodalité et le capitalisme, auxquels succéderait bientôt le socialisme (suivi du communisme) », c'est pour conclure sans plus de détails que « Toutes ces conceptions durent à leur tour être écartées pour cause d'inapplicabilité totale » (Graeber et Wengrow, 2021a, p. 567). Les auteurs entendent ainsi « (...) questionner la conception moderne de l'évolution des sociétés humaines, à commencer par l'idée selon laquelle elles devraient être classées en fonction de stades de développement définis par des technologies et des modes d'organisation spécifiques : les chasseurs-cueilleurs, les cultivateurs, les sociétés urbaines industrialisées, etc. » (Graeber et Wengrow, 2021a, p. 17).

Comment ne pas voir dans un tel programme non un simple amendement au matérialisme historique, mais son rejet le plus complet ?

De manière plus générale, le livre se démarque à la fois des conceptions qui voient dans l'histoire l'exercice de la liberté humaine la plus absolue, et de celles qui nient cette liberté. On comprend donc que les auteurs situent la vérité quelque part entre les deux. Mais où, précisément ? Ceux-ci évacuent la question par une pirouette, écrivant que « l'endroit précis où nous plaçons le curseur entre liberté et déterminisme relève largement de nos préférences personnelles. » (Graeber et Wengrow, 2021a, p. 266) Ainsi que l'avait noté Scheidel (2022, p. 22), une telle affirmation, si elle devait être prise au sérieux, ne signifierait autre chose que l'impossibilité de s'approcher d'une connaissance objective des lois du développement historique. Quoi qu'il en soit, les « préférences personnelles » des auteurs sont énoncées dès la phrase suivante : « Ce livre traitant principalement de la liberté, il nous paraît de bon aloi de placer le curseur un peu plus à gauche qu'on ne le fait d'ordinaire, c'est-à-dire de considérer que, collectivement, les humains ont davantage voix au chapitre qu'on ne le pense généralement » (Graeber et Wengrow, 2021a, p. 265-266).

Suggérons, à la suite de Peter Kulchisky, que *Au commencement était...* déplace davantage le curseur qu'il ne veut bien l'avouer : « Cet ouvrage implique que l'action humaine n'est limitée par rien : n'importe quel type de structure politique peut être édifié à n'importe quel moment » (2024). Quant à savoir si c'est réellement vers la gauche, on y reviendra brièvement en conclusion. Terminons sur ce point en soulignant que l'épine dorsale du livre, loin de s'articuler autour des rapports économiques comme le fait la tradition marxiste, se focalise sur les rapports politiques. Le mot-clé, sans doute de loin le plus utilisé, est celui de « liberté », et les auteurs formulent ce que l'on pourrait appeler une « loi de la baisse tendancielle du degré de liberté » des humains : ceux-ci se seraient trouvés progressivement privés de leurs « trois formes de liberté fondamentales, et même primordiales, que constituent la liberté de quitter les siens, la liberté de désobéir aux ordres et la liberté de reconfigurer sa réalité sociale. » (Graeber et Wengrow, 2021a, p. 459)

somewhere between the two. But where, precisely? They evade the question, writing that “precisely where one wishes to set the dial between freedom and determinism is largely a matter of taste” (Graeber and Wengrow, 2021; 206). As stated by Scheidel (2022; 22), such an assertion, if it were to be taken seriously, would only mean that it is impossible to gain objective knowledge of the laws of historical development. In any case, the authors’ “matter of taste” becomes clear in the very next sentence: “Since this book is mainly about freedom, it seems appropriate to set the dial a bit further to the left than usual, and to explore the possibility that human beings have more collective say over their own destiny than we ordinarily assume” (Graeber and Wengrow, 2021; 206).

Let us suggest, as Peter Kulchisky does, that *The Dawn of Everything* moves the dial more than it likes to admit: “The implication of the work is that human agency is unconstrained: any kind of polity can be constructed at any time” (2024). Whether this is really to the left will be briefly addressed in the conclusion. We shall end on this point by noting that the backbone of the book, far from revolving around economic relations as in the Marxist tradition, focuses on political relations. The key word, by far the most frequently used, is “freedom”, and the authors formulate what might be called a “law of trending decrease in the degree of freedom” of human beings: they would have found themselves progressively deprived of their three “fundamental, even primary, forms of freedom: the freedom to move; the freedom to disobey orders; the freedom to reorganize social relations” (Graeber and Wengrow, 2021; 362). Noting that “the three basic freedoms have gradually receded” (Graeber and Wengrow, 2021; 503), and that “perhaps it began to go wrong precisely when people started losing that freedom to imagine and enact other forms of social existence” (Graeber and Wengrow, 2021; 502), the authors regularly ask: “How did we get stuck?” (Graeber and Wengrow, 2021; 503 see also p. 112, p. 514, p. 519)... without truly answering this question – except to suggest that we may not be as stuck as we may think ourselves to be. At any rate, the determinisms traditionally associated with historical materialism can hardly be found within this novel approach to social evolution.

## TWO PARADIGMS

Over the following pages, we propose to revisit some of the key ideas about the evolution of human societies and the theories associated with it. These reflections will include quotes from *The Dawn of Everything*, most often in order to distance ourselves from them. One might, of course, ask whether these extracts reflect the substance of the authors’ thinking, or whether they occupy only a relatively anecdotal place in it; ultimately, the question is of secondary importance. The validity of the various views of history deserves to be examined independently of the fact that they are attributable to this or that particular work.

Constatant que « nos trois libertés élémentaires n'ont cessé de reculer » (Graeber et Wengrow, 2021a, p. 637), et que « c'est sans doute précisément en perdant la liberté d'inventer et de concrétiser d'autres modes d'existence sociale » que « l'humanité a bel et bien fait fausse route à un moment donné de son histoire » (p. 635), les auteurs posent à plusieurs reprises la question : « comment avon-nous pu nous retrouver ainsi bloqués ? » (p. 637 ; voir aussi p. 148, p. 649, p. 654)... sans toutefois y répondre véritablement – hormis en suggérant que ce blocage n'est probablement pas aussi effectif qu'on aurait tendance à le croire. En tout cas, on peine à retrouver quoi que ce soit des déterminismes traditionnellement associés au matérialisme historique dans cette mise en perspective nouvelle de l'évolution sociale.

## DEUX PARADIGMES

Les pages qui suivent se proposent donc de revenir sur quelques idées essentielles au sujet de l'évolution des sociétés humaines et de sa théorisation. Ces réflexions citeront des extraits de *Au commencement était...*, le plus souvent pour s'en démarquer. On pourrait évidemment se demander si ces extraits reflètent le fond de la pensée des auteurs, ou s'ils n'y occupent qu'une place relativement anecdotique ; au fond, la question est d'une importance secondaire. La validité des diverses conceptions de l'histoire mérite d'être examinée indépendamment du fait qu'on puisse les attribuer à tel ou tel ouvrage particulier.

Prétendre embrasser et synthétiser l'ensemble de ces théories représente bien sûr une gageure, tant elles sont nombreuses et variées. Au risque d'adopter une grille de lecture un peu simplificatrice, on les abordera ici en les répartissant selon deux oppositions principales. La première est tout à fait traditionnelle ; pour autant, elle n'a rien perdu de sa pertinence et il n'y a aucune raison de l'abandonner. C'est celle qui oppose les conceptions idéalistes aux conceptions matérialistes.

### Idéalisme versus matérialisme

Pour lever toute ambiguïté, le terme de « matérialisme » n'est ici pas défini de la même manière que dans les sciences de la nature, où il consiste à postuler que rien n'existe en dehors de la matière. Avec les sociétés humaines, on étudie un phénomène qui met en jeu des êtres pensants. Quand bien même ces pensées sont au bout du compte elles aussi exclusivement constituées de matière, cette vérité importe peu pour l'analyse des faits sociaux. Au niveau pertinent pour l'analyse des phénomènes sociaux, les idées, les volontés, les représentations, la morale, etc. constituent des réalités indéniables. Les réduire à une combinaison d'électrons n'apporterait aucune intelligibilité, tout au contraire ; aucune théorie de l'évolution sociale ne peut donc en faire abstraction.

Lorsqu'il s'agit des conceptions de l'histoire, la ligne de partage entre matérialisme et idéalisme ne concerne

Any attempt to encompass and synthesise the whole range of these theories is, of course, a tall order, given the sheer number and variety of them. At the risk of adopting a somewhat simplistic approach, we will divide them into two main contrasting categories. The first is quite traditional, but has lost none of its relevance and there is no reason to abandon it. It is the opposition between idealist and materialist conceptions.

### Idealism versus materialism

To remove any ambiguity, the term “materialism” is not defined here in the same way as it is by the natural sciences, where it consists of postulating that nothing exists outside matter. With human societies, we are studying a phenomenon that involves thinking beings. Even if these thoughts are ultimately made up exclusively of matter, this is of little importance for the analysis of social facts. At the level of analysis relevant to social phenomena, ideas, wills, representations, morals, etc. are undeniable realities. Reducing them to a combination of electrons would not provide any insight, quite the contrary; no theory of social evolution can therefore make abstraction of them.

When it comes to conceptualising history, then, the dividing line between materialism and idealism does not concern the existence or absence of non-material phenomena (in particular, the possible immateriality of ideas), but the place they should be assigned in the general course of events. Idealism, as its name suggests, ascribes a fundamental role to ideas; materialism, on the other hand, insists that ideas are themselves the product of a set of conditions, starting with material conditions.

### Macro-contingency versus macro-determinism (or “Cleopatra’s nose”)

To this first dichotomy, we add here a second one, probably less common, but just as important. This relates to the constrained or, on the contrary, contingent nature of the overall trajectory of evolution. This opposition between macro-determinism and macro-contingency concerns exclusively the large-scale properties of the system: it is theoretically independent of the ways in which elementary mutations occur.

In the field of biological evolution, we may ask ourselves what would happen if we were to run the evolutionary film again, varying the initial conditions or exogenous accidents slightly. Would the result be broadly similar or, on the contrary, something fundamentally different? In other words, when we examine the long and prolific sequence of events that has led to the present world, should we assume that things are the way they are because they could probably hardly have been any other way, or should we avoid rationalising in retrospect what in reality is nothing more than the result of a series of random events that could have taken a completely different course? Here we can recognise the debate to which

donc pas l'existence ou non de phénomènes non-matériels (en particulier, la possible immatérialité des idées) mais la place qu'il convient de leur attribuer dans la marche générale des événements. L'idéalisme, comme son nom l'indique, attribue le rôle fondamental aux idées ; le matérialisme insiste pour sa part sur le fait que les idées sont elles-mêmes le produit d'un ensemble de conditions, à commencer par des conditions matérielles.

### **Macro-contingence versus macro-déterminisme (ou « le nez de Cléopâtre »)**

À cette première dichotomie, on en ajoute ici une seconde, sans doute moins habituelle, mais tout aussi importante. Celle-ci porte sur le caractère contraint, ou au contraire, contingent, de la trajectoire globale de l'évolution. Cette opposition entre macro-déterminisme et macro-contingence concerne exclusivement les propriétés à grande échelle du système : elle est *a priori* indépendante des modalités par lesquelles s'effectuent les mutations élémentaires.

Dans le domaine de l'évolution biologique, on peut ainsi se demander ce qu'il adviendrait si l'on déroulait à nouveau le film de l'évolution en faisant légèrement varier les conditions initiales ou les accidents exogènes. Aboutirait-on à un résultat globalement similaire ou, au contraire, à quelque chose de fondamentalement différent ? En d'autres termes, lorsque nous examinons la longue et foisonnante séquence d'événements qui a mené au monde actuel, devons-nous penser que si les choses sont ainsi, c'est parce qu'elles ne pouvaient sans doute guère être autrement, ou devons-nous éviter de rationaliser après-coup ce qui ne constitue en réalité que le fruit d'une suite de hasards, et qui aura pu suivre un tout autre cours ? On reconnaît là le débat auquel on a fait précédemment allusion au sein des spécialistes de l'évolution du vivant, en particulier sur le caractère sinon inéluctable, du moins hautement probable, de l'émergence d'un primate pensant tel que l'être humain.

Insistons sur le fait que la réponse à cette question n'est pas liée (ou alors, seulement d'une manière extrêmement indirecte), au mécanisme censé rendre compte des évolutions élémentaires. Que l'on postule, à la suite de Lamarck, l'hérédité des caractères acquis, ou que l'on retienne, dans la tradition initiée par Darwin, des mutations aléatoires sélectionnées après-coup, les deux positions sont parfaitement compatibles avec une vision macro-contingente ou, inversement, macro-déterministe.

En matière sociale, cette question renvoie au concept d'« histoire contrefactuelle » et à son pendant, celui de « mondes possibles », qui ont été appliqués en histoire, par exemple par Deluermoz et Singaravélou (2012) : ceux-ci sont-ils infiniment divers, ou en fin de compte, s'inscrivent-ils dans une gamme de variation relativement étroite ? La vision macro-contingente peut être retracée au moins jusqu'au fameux aphorisme de Blaise Pascal, selon lequel « si le nez de Cléopâtre eût été plus court, toute la face du monde aurait changé ». Cette idée est sou-

we alluded earlier among specialists of the evolution of living organisms, in particular concerning the character, if not inevitable, at least highly probable, of the emergence of a thinking primate such as the human being.

Let us stress that the answer to this question is not linked (or only very indirectly) to the mechanism that is supposed to account for elementary evolution patterns. Whether we assume, following Lamarck, the heredity of acquired characteristics, or, if we adopt, in the tradition initiated by Darwin, the concept of random mutations selected later on, both positions are perfectly compatible with a macro-contingent or, conversely, macro-deterministic vision.

From a social perspective, this question refers back to the concept of “counterfactual history” and its equivalent, that of “possible worlds”, which have been applied by historians such as Deluermoz and Singaravélou (2012): are these infinitely diverse, or do they ultimately fall within a relatively narrow range of variations? The macro-contingent vision can be traced back at least as far as Blaise Pascal's famous aphorism that “Cleopatra's nose, had it been shorter, the whole face of the world would have been changed”. This idea is nowadays often referred to as the butterfly effect, in reference to the title of a paper by the meteorologist Edward Lorenz in 1973: “Predictability: Does the flap of a butterfly's wings in Brazil set off a tornado in Texas?”. It has also been associated with chaos theory, perhaps inappropriately so: one of the founders of this theory, David Ruelle, insisted that it discerned determinism via “strange attractors” where there was traditionally only a total absence of laws. He also emphasised that this theory could only be applied to simple systems, consisting of a small number of variables obeying precise equations, and warned in advance about the difficulty of transposing it to the social sciences (Ruelle, 1993; 78-79).

### **A summary table**

This approach enables us to outline a typology in the form of a table with four alternatives (tab. 1). Such a presentation obviously falls far short of doing justice to the complexity and diversity of the arguments that have been put forward. Yet, however simplistic it may be, it does allow us to contextualise them in relation to a number of fundamental approaches.

The association between materialism and macro-determinism is classically exemplified by historical materialism – at least, by its most common version. We could also add to it most of the versions belonging to the neo-evolutionist tradition. On the social front, the combination of idealism and macro-determinism is embodied by the writings of Polybius, who evoked “Fortune (τύχη) [which] directed all events in a unique direction and (...) constrained all human affairs to proceed towards a single goal” (Polybius et al., 2003; 69), as well as those of Bossuet and, above all, Hegel. In the field of biology, assuming that such theories merit serious consideration, we would find the arguments underlying the Intelligent Design movement. Stephen Jay Gould's *Wonderful Life*

vent désignée de nos jours sous le nom d'effet papillon, par allusion au titre d'une communication du météorologue Edward Lorenz en 1973 : « Prédicibilité : le battement d'ailes d'un papillon au Brésil peut-il provoquer une tornade au Texas ? ». Elle est également associée à la théorie du chaos, probablement de manière abusive : l'un des fondateurs de cette théorie, David Ruelle, insistait sur le fait qu'elle discernait, via les « attracteurs étranges » du déterminisme là où on ne percevait traditionnellement qu'une totale absence de lois. Il soulignait également qu'elle ne s'appliquait qu'à des systèmes simples, comportant peu de variables obéissant à des équations précises, et mettait en garde par avance sur la difficulté de sa transposition aux sciences sociales (Ruelle, 1993, p. 78-79).

### Un tableau synthétique

L'approche permet d'esquisser une typologie sous la forme d'un tableau à quatre possibilités (tabl. 1). Il est bien évident qu'une telle présentation est loin de rendre justice à la complexité et à la diversité des raisonnements qui ont pu être défendus. Pour autant, si réductrice qu'elle soit, elle permet de les situer par rapport à certaines orientations fondamentales.

La combinaison entre matérialisme et macro-déterminisme est classiquement exemplifiée par le matérialisme historique – en tout cas, par sa version la plus commune. On pourrait aussi y adjoindre la plupart des versions s'inscrivant dans la tradition néo-évolutionniste. En matière sociale, la combinaison entre idéalisme et macro-déterminisme est représentée par les œuvres de Polybe – qui évoquait « la Fortune (τύχη) [qui] a dirigé pour ainsi dire tous les événements dans une direction unique et (...) a contraint toutes les affaires humaines jours à s'orienter vers un seul et même but » (Polybe *et al.*, 2003, p. 69) –, de Bossuet et, par-dessus tout, de Hegel. En matière de biologie, à supposer que de telles théories méritent d'être sérieusement évoquées, on trouverait les raisonnements de l'*Intelligent design*. En ce qui concerne les visions relevant d'une macro-contingence matérialiste, l'ouvrage emblématique en matière de biologie reste probablement celui de Stephen Jay Gould, *La vie est belle* (1998). En ce qui concerne les sociétés humaines, citons l'historien Niall Ferguson (2001) qui, sur la base d'un hommage explicite à Gould, propose de considérer l'histoire comme un processus « chaotique » (Ferguson, 2001). Dans cette même veine s'inscrivent certains des critiques de *Au commencement était...*, tel Appiah qui, malgré les réserves qu'il exprime, salue « [son] argumentaire contre le déterminisme historique – contre l'idée séduisante que ce qui est arrivé devait arriver » (Appiah, 2022) en le qualifiant d'« extrêmement précieux » (Appiah, 2021).

Quant à la combinaison entre idéalisme et macro-contingence, on aura l'occasion de fournir plusieurs citations de *Au commencement était...* qui sont représentatives d'un tel positionnement.

(1998) remains the most emblematic work in the field of biology in terms of materialist macro-contingency. As far as human societies are concerned, we may cite the historian Niall Ferguson (2001) who, on the basis of an explicit homage to Gould, proposed considering history as a “chaotic” process (Ferguson, 2001). Some of the critics of *The Dawn of Everything* are in the same vein, including Appiah who, despite the reservations he expresses, welcomes “[its] argument against historical determinism—against the alluring notion that what happened had to have happened” (Appiah, 2022), describing it as “gleefully provocative” (Appiah 2021). As for the association between idealism and macro-contingency, we will have the opportunity to provide several quotes from *The Dawn of Everything* that are representative of this position.

### IDEALISM VERSUS MATERIALISM

Numerous passages from *The Dawn of Everything* suggest that this work is tied to idealist concepts about social evolution. Without proceeding to a fastidious inventory, we can for instance cite: “The kingdom of Egypt and the Inca Empire demonstrate what can happen when the principle of sovereignty arms itself with a bureaucracy and manages to extend itself uniformly across a territory” (p. 409). The following quote, which is more general in scope, is undoubtedly even more telling:

“Choosing to describe history [...], as a series of abrupt technological revolutions, each followed by long periods when we were prisoners of our own creations, has consequences. Ultimately it is a way of representing our species as decidedly less thoughtful, less creative, less free than we actually turn out to have been. It means not describing history as a continual series of new ideas and innovations, technical or otherwise, *during which different communities made collective decisions about which technologies they saw fit to apply to everyday purposes, and which to keep confined to the domain of experimentation or ritual play*. What is true of technological creativity is, of course, *even more true of social creativity*” (p. 501, our emphasis).

The importance given to the “freedom” of societies, which permeates D. Graeber and D. Wengrow's presentation despite their denying it, has been noted by such an astute critic as Walter Scheidel, who stresses “the authors” commitment to an excessively idealist view of historical dynamics” (Scheidel, 2022; 1). Such a position is not without its objections. As with the theories to which they respond, these are not new: such debates have been taking place since at least the nineteenth century, and in fact they date back even further. The idea that societies make choices appears to be self-evident, and it is only natural that this way of conceiving things should be seen as the most appropriate when it comes to understanding the past. On many of the issues of the day (abortion rights, the role of public services, migration policy, etc.),

	Macro-contingence	Macro-déterminisme
Idéalisme	Graeber et Wengrow (?)	Polybe, Bossuet, Hegel
Matérialisme	Gould, Ferguson	Matérialisme culturel Néo-évolutionnisme Matérialisme historique

Tabl. 1 – Une cartographie des conceptions de l'évolution.

	Macro-contingency	Macro-determinism
Idealism	Graeber and Wengrow (?)	Polybius, Bossuet, Hegel
Materialism	Gould, Ferguson	Cultural materialism Neo-evolutionism Historical materialism

Table 1 – A map of evolutionary concepts.

## IDÉALISME *VERSUS* MATÉRIALISME

Nombreux sont les passages de *Au commencement était...* qui suggèrent que celui-ci se rattache aux conceptions idéalistes de l'évolution sociale. Sans procéder à une fastidieuse recension systématique, relevons par exemple une formulation telle que : « Quand le principe de souveraineté s'arme de la bureaucratie pour se déployer uniformément sur un territoire, cela peut donner l'Égypte antique ou l'Empire inca. » (p. 577). Le passage suivant, de portée plus générale, est sans doute encore plus significatif : « Choisir d'écrire l'histoire (...), comme si elle avait consisté en une série de ruptures technologiques sans précédent qui nous maintenaient durablement prisonniers de nos propres créations, n'est pas sans conséquences. Cela revient à dépeindre une espèce humaine beaucoup moins réfléchie, créative et libre qu'elle ne l'a été. Cela invalide aussi les visions de l'histoire comme processus permanent de production d'idées et d'inventions, techniques ou autres, parmi lesquelles chaque communauté serait restée libre de sélectionner celles qu'elle souhaitait appliquer à la vie quotidienne et celles qu'elle préférerait réserver au monde de l'expérimentation ou du jeu rituel. Ce qui vaut pour la créativité technologique vaut bien sûr encore plus pour la créativité sociale » (p. 634, nos soulignés).

Cet accent placé sur la « liberté » des sociétés qui, bien qu'ils s'en défendent par ailleurs, imprègne l'exposé de D. Graeber et D. Wengrow, a été notamment relevé par un critique aussi avisé que Walter Scheidel, qui souligne « l'adhésion des auteurs à une vision excessivement idéaliste de la dynamique historique » (Scheidel, 2022, p. 1). Un tel positionnement n'est pas sans soulever bien des objections. Tout comme les théories auxquelles elles répondent, celles-ci ne sont pas nouvelles : ces débats remontent au moins au XIX<sup>e</sup> siècle, et en réalité, ils sont encore plus anciens. L'idée que les sociétés font des choix paraît aller de soi, et c'est donc tout naturellement que cette manière de concevoir les choses peut passer pour la plus pertinente lorsqu'il s'agit de comprendre le passé. À propos de bien des questions d'actualité (pêle-mêle : le droit à l'avortement, la place des services publics, la politique migratoire, etc.), on parle couramment d'un « choix de société ». C'est une expression familière dans les débats politiques et qui, dans ce cadre, possède une indiscutable légitimité : tout citoyen qui veut peser sur le débat public cherche à en convaincre d'autres, et donc à les faire choisir une

we frequently talk about a “societal choice”. It is a familiar expression in political debates and, in this context, it has unquestionable legitimacy: any citizen who wants to have an influence on the public debate seeks to convince others, and therefore to have them choose an opinion, with the prospect that their number will guide the collective decision-making process.

Yet is what is undoubtedly relevant at the level of political debate, and from the point of view of militant action, equally applicable to a broader scientific understanding of the past? We have several reasons to doubt this, and we will argue here, quoting a famous statement by C. Lévi-Strauss, that: “The concept of choices made by societies is, at most, a seductive but dangerously convenient way of presenting facts” (Lévi-Strauss, 1973; 25). There are three major objections to the assertion that ideas – or the choices made – determine the future of societies.

### Expected result versus obtained result

The first objection is that humans, who make choices based on desired outcomes, are not in control of the consequences of those choices, so that the achieved results are sometimes far removed from the intended ones.

Dozens of examples could be borrowed from contemporary societies, but we shall here discuss one that illustrates this point perfectly, and that concerns the type of society that is the focus of *The Dawn of Everything*. In a short, striking text, the anthropologist Pierre Lemonnier (2008) reminded us that the societies of the south coast of New Guinea are marked by a fierce egalitarianism, both politically and economically – at least as far as relations between adult males are concerned. Transfers of property in the matrimonial and judicial spheres, which are characteristic of societies in which wealth has taken hold (Testart, 2005; Darmangeat, 2023b, 2023a), are therefore absent.

Among the Anga, for instance, marriage is concluded exclusively by an exchange of sisters. A man therefore only acquires a right over a woman by ceding a right held over one of his relatives. This type of custom therefore prohibits a payment known as the “bride price”, which is made in the form of material assets – such a payment is a major lever of wealth inequalities within the societies that practise it, the prototype of which, in this region, are the big men ones. The Anga's problem is that the marital exchange, which is supposed to involve not just equivalents but equals (a woman can only be acquired by

opinion, avec la perspective que le nombre orientera la prise de décision collective.

Mais ce qui est incontestablement valide à l'échelle du débat politique, et du point de vue de l'action militante, l'est-il autant dans une perspective plus large de compréhension scientifique du passé ? Il y a plusieurs raisons d'en douter, et l'on défendra ici, en paraphrasant une célèbre formule de C. Lévi-Strauss, l'idée que « la notion de choix effectués par les sociétés n'apporte, tout au plus, qu'un procédé séduisant, mais dangereusement commode, de présentation des faits » (Lévi-Strauss, 1973, p. 25). Affirmer que ce sont les idées qui déterminent le devenir des sociétés – ou, ce qui revient au même, les choix qu'elles effectuent – se heurte en effet à trois objections majeures.

### Résultat attendu *versus* résultat obtenu

La première est que les humains qui font des choix en fonction des buts qu'ils poursuivent, ne maîtrisent pas les conséquences de ces choix ; ainsi, le but atteint se trouve parfois extrêmement éloigné de celui qui était poursuivi.

On pourrait emprunter des dizaines d'exemples aux sociétés contemporaines, mais celui que l'on retiendra ici, et qui illustre ce point à merveille, se situe dans le type de sociétés dont traite *Au commencement était...* Dans un court texte percutant, l'anthropologue Pierre Lemonnier (2008) rappelait que les sociétés de la côte sud de la Nouvelle-Guinée sont marquées par un égalitarisme farouche, tant sur le plan politique qu'économique – du moins, tant qu'il concerne les relations entre adultes masculins. Les transferts de biens dans les domaines matrimoniaux et judiciaires, caractéristiques des sociétés dans lesquelles la richesse s'est imposée (Testart, 2005 ; Darmangeat, 2023b, 2023a), sont donc absents.

Chez les Anga, par exemple, le mariage s'effectue sous la forme exclusive de l'échange de sœurs. Un homme n'acquiert donc un droit sur une femme qu'en cédant soi-même un droit détenu sur une de ses parentes. Ce type de coutume proscrit donc un paiement connu sous le nom de « prix de la fiancée », qui s'effectue sous la forme de biens matériels – un tel paiement constitue un levier majeur des inégalités de richesse dans les sociétés qui le pratiquent et dont le prototype, dans la région, sont les sociétés à *big men*. Le problème des Anga est qu'il s'avère parfois que l'échange matrimonial, censé porter non seulement sur des équivalents, mais sur des égaux (on ne peut acquérir une femme qu'en en cédant une autre) se heurte au fait que certaines épouses sont réputées stériles, et en tout cas ne donnent pas d'enfants à leur mari. Il faut alors rétablir l'égalité compromise, et une manière de le faire est précisément d'imposer dans ce cas un paiement compensatoire sous forme de biens matériels. Lemonnier commente cette coutume dans les termes suivants : « C'est paradoxalement dans le but de maintenir, de prévoir ou de rétablir une rigoureuse parité entre les individus et les groupes que des sociétés de Nouvelle-Guinée introduisent, sous la forme de richesses se substituant partiellement aux personnes, les instruments qui sont au fondement d'une

giving up another), sometimes comes up against the fact that some wives are deemed to be sterile, and in any case do not give their husbands children. The compromised equality must therefore be re-established, and one way of doing this is precisely to impose a compensatory payment in the form of material goods. Lemonnier comments on this custom in the following way: “Paradoxically, it is with the aim of maintaining, providing for, or re-establishing strict parity between individuals and groups that New Guinea societies introduce, in the form of wealth that partially replaces people, the underlying instruments of inequality. It is the desire for the exchange of women by men to be equal that opens the door to less egalitarian, even frankly unequal, social systems” (Lemonnier, 2008; 93).

And on another note, how can we imagine that the first agriculturalists – who may, as some researchers maintain, have planted crops for purposes other than feeding themselves (Sigaut, 2010; Gilligan, 2019) – could have anticipated the medium-term consequences of their decisions? The transition to agriculture, precisely because it was long and marked by a great deal of trial and error and backtracking, was in reality not a “choice”. More precisely, in what may seem like a contradiction but is in fact a dialectical reversal, the countless choices that have been made have constrained and guided the choices that follow, generating unforeseen consequences and making backtracking increasingly impossible.

### Ideas are not free

The other and perhaps most important point is that not just any idea will sprout up in any context and, a fortiori, that it will not be embraced everywhere. To see the evolution of societies as a succession of choices and intentions is to restrict ourselves to superficial considerations and fail to see that behind the apparent freedom of these choices lie determinisms that are often extremely constraining.

Graeber and Wengrow's book explores in detail the Enlightenment movement and its supposed indebtedness to paradigms originating from non-state societies, particularly those of North America. Independently of the credibility of this thesis, which has already been questioned, a crucial question is whether the Enlightenment is a fortuitous movement of ideas, which very well could have been born and flourished elsewhere or at any other period, or whether it answered some deep-rooted need linked to the objective structure of eighteenth-century Western society – and, in particular, to the aspirations of a bourgeoisie knocking at the door of power. Engels thus mocked idealist positions writing that: “If only Richard the Lionheart, and Philip Augustus, had introduced free trade, instead of involving themselves in crusades, we would have been spared five hundred years of misery and stupidity” (Engels, 2010; 165).

The fact that ideas do not emerge and triumph outside a favourable social environment, but are on the contrary closely constrained by that social environment

ébauche d'inégalité. C'est le désir d'égalité des femmes que les hommes échangent qui ouvre la porte à des systèmes sociaux moins égalitaires, voire franchement inégalitaires » (Lemonnier, 2008, p. 93).

Et dans un autre ordre d'idées, comment imaginer que les premiers cultivateurs – qui ont peut-être, comme le soutiennent certains chercheurs, planté des végétaux à d'autres fins que celle de se nourrir (Sigaut, 2010 ; Gilligan, 2019) – auraient pu anticiper les conséquences à moyen terme de leurs décisions ? La transition à l'agriculture, précisément parce qu'elle a été longue et marquée par de multiples tâtonnements et retours en arrière, n'a en réalité pas été un « choix ». Plus précisément, par ce qui peut sembler constituer un paradoxe, mais qui relève en réalité d'un retournement dialectique, les innombrables choix qui ont été opérés ont contraint et orienté les choix suivants, engendrant des conséquences imprévues et rendant les retours en arrière de moins en moins possibles.

### Les idées ne sont pas libres

Le second point, et peut-être le plus important, c'est que n'importe quelle idée ne germe pas dans n'importe quel contexte et, *a fortiori*, qu'elle n'y emporte pas l'adhésion. Concevoir l'évolution des sociétés comme celle d'une succession de choix et de volontés, c'est s'arrêter à la surface des choses, et ne pas voir que derrière l'apparente liberté de ces choix, il y a des déterminismes souvent extrêmement contraignants.

Le livre de Graeber et Wengrow s'arrête en détail sur le mouvement des Lumières, et de sa dette supposée envers des courants de pensée issue des sociétés non étatiques, en particulier celles d'Amérique du Nord. Indépendamment même de la plausibilité de cette thèse, déjà questionnée, une question cruciale est celle de savoir si les Lumières sont un mouvement d'idées fortuit, qui aurait fort bien pu naître et s'épanouir ailleurs ou à une autre époque, ou s'il correspondait à quelque nécessité profonde liée à la structure objective de la société occidentale du XVIII<sup>e</sup> siècle – et, tout particulièrement, aux aspirations d'une bourgeoisie qui frappait à la porte du pouvoir. Engels ironisait ainsi sur les positions idéalistes en écrivant que : « Si Richard Cœur de Lion et Philippe Auguste avaient instauré le libre-échange au lieu de s'engager dans les croisades, ils nous auraient épargné cinq cents années de misère et de sottises » (Engels, 2010, p. 165).

Le fait que les idées ne naissent et ne triomphent pas hors d'un milieu social propice, mais qu'elles sont au contraire étroitement contraintes par ce milieu social et par ses dimensions matérielles, peut être illustré par des dizaines d'exemples. On en choisira ici deux, qui occupent une place centrale dans les sociétés sans États.

Le premier est celui de la richesse, en comprenant ce terme dans un sens précis : celui d'une équivalence, ou d'une interopérabilité, entre des droits sur des choses et des droits sur des humains (Darmangeat, 2023b, 2023a). En quelques mots, on peut ainsi regrouper dans la catégorie générale de « richesse » un ensemble de coutumes qui font de la possession (et de la cession) de biens non

and its material dimensions, may be illustrated by dozens of examples. We shall choose two here, which occupy a central place in stateless societies.

The first is that of wealth, in the precise sense of the term: that of an equivalence, or interoperability, between rights over things and rights over humans (Darmangeat, 2023b, 2023a). In short, under the general category of “wealth” we can group together a set of customs that make the ownership (and surrender) of non-human goods a means of acquiring rights over humans, or of freeing oneself from social obligations. These include the bride price mentioned above, blood money (to settle a feud), legal fines, but also commercial slavery, wage-labour, and so on. If the idea of wealth (or opposition to it) could emerge in any context, we would observe a random distribution of societies with or without wealth, which would be independent of the degree of technical development. Yet this is clearly not the case, something that the approach adopted by *The Dawn of Everything* hardly enables us to grasp. Indeed, we can only be surprised by its insistence to deny the breaking point in social evolution represented by the emergence of wealth, and the inequalities associated with it. On numerous occasions, the text insists that this question is not only of no interest, but even meaningless, for example:

If there is a particular story we should be telling, a big question we should be asking of human history (instead of the “origins of social inequality”), is it precisely this: how did we find ourselves stuck in just one form of social reality, and how did relations based ultimately on violence and domination come to be normalized within it? (Graeber and Wengrow, 2021, 519).

At no point is the possible link between these relationships and economic developments explored. However, this link does exist, according to a twofold determination. All societies with a low level of material production – and which are, more or less, those that do not stockpile large quantities of food – are devoid of wealth, as this term has just been defined. Conversely, all societies above this threshold experience some form of wealth.

Societies' “choice”, if there is such a thing, concerns only the narrow range where the level of material production lies on the border between these two major groups – as we have seen in the case of the Anga. But the even distribution, the almost perfect correlation between the level of material production and the presence of wealth, underscores the limits of the “choice” in question. Even if there is undoubtedly a zone of non-determinism, within which societies have some room for manoeuvre, its narrowness is demonstrated by the strength of the correlation observed. Before a certain level of material production is reached, wealth is not just rejected: it is unthinkable. And beyond a certain threshold of this development, and whatever the means by which it is established, it is manifestly inescapable.

The other example concerns relationships between men and women, particularly from the point of view of the modern concept of gender equality – a rather poorly chosen term, since it would be better to speak of the

humains un moyen d'acquérir des droits sur des humains, ou de se libérer d'obligations sociales. Parmi celles-ci, on peut citer le prix de la fiancée, évoqué plus haut, le prix du sang (pour éteindre une vendetta), l'amende pénale, mais aussi l'esclavage vénal, le salariat, etc. Si l'idée de la richesse (ou l'opposition à cette idée) pouvait germer dans n'importe quel contexte, on observerait une distribution aléatoire des sociétés avec ou sans richesse, décorrélée du degré de développement technique. Or ce n'est clairement pas le cas, ce que l'approche adoptée par *Au commencement était...* ne permet guère de saisir. On ne peut qu'être étonné, en effet, par son insistance à nier la rupture qu'a constituée l'émergence de la richesse, et des inégalités qui lui sont liées, dans l'évolution sociale. À de nombreuses reprises, le texte insiste pour affirmer que cette question est dépourvue non seulement d'intérêt, mais même de sens, par exemple : « Plutôt que celle des “origines de l'inégalité”, la grande question à poser à l'histoire de l'humanité devrait être : comment avons-nous pu nous laisser enfermer dans une réalité sociale monolithique qui a normalisé les rapports fondés sur la violence et la domination ? » (Graeber et Wengrow, 2021a, p. 654).

Le lien possible entre ces rapports et les évolutions économiques n'est donc à aucun moment exploré. Or ce lien existe bel et bien, selon une double détermination. Toutes les sociétés qui possèdent un faible niveau de production matérielle – et qui, à peu de choses près, sont celles qui ne se livrent pas à un stockage alimentaire important – sont dépourvues de richesse, au sens où on vient de la définir. Inversement, toutes les sociétés qui se situent au-delà de ce seuil connaissent une forme ou une autre de richesse.

Le « choix » des sociétés, si choix il y a, concerne donc uniquement l'étroite frange où le niveau de production matérielle se situe à la limite entre ces deux grands ensembles – comme on l'a vu dans le cas des Anga. Mais la régularité de la distribution, la corrélation presque parfaite entre niveau de production matérielle et présence de la richesse souligne avec force les limites du « choix » en question. Même s'il existe sans doute une zone d'indétermination, au sein de laquelle les sociétés disposent d'une certaine marge de manœuvre, son étroitesse est démontrée par la rigueur de la corrélation observée. Avant un certain développement de la production matérielle, la richesse n'est pas seulement refusée : elle est impensable. Et au-delà d'un certain seuil de ce développement, et quelles que soient les voies par lesquelles elle s'installe, elle est manifestement inéluctable.

L'autre exemple concerne les relations hommes-femmes, en particulier sous l'angle de la conception moderne dite de l'égalité des sexes – un terme assez mal choisi, car mieux vaudrait en réalité parler de la disparition des genres, dans la mesure où elle proclame la nécessité d'éliminer toute forme de discrimination ou de pression sociale assignant les individus à des rôles sociaux déterminés en fonction de leur sexe (Darmangeat, 2021).

Au passage, et même si c'est une incidente par rapport à l'argument principal qu'on souhaite développer

disappearance of gender, insofar as it proclaims the need to eliminate all forms of discrimination or social pressure that assign individuals to social roles determined on the basis of their sex (Darmangeat, 2021).

As an aside, and even if it is peripheral to the main argument we wish to develop here, we cannot avoid mentioning the authors' revival of the notion of a matriarchy during (at least) the Neolithic, a topic which they describe as an “academic no-go zone” (Graeber and Wengrow, 2021; 214). However, the main thrust of their argument consists in expanding the meaning of the term to encompass societies showing various forms of feminine influence, the classic example being the Iroquois. In at least one case, that of Minoan Crete, Graeber and Wengrow nevertheless go further, concluding that: “Pretty much all the available evidence from Minoan Crete suggests a system of female political rule – effectively a theocracy of some sort, governed by a college of priestesses” (Graeber and Wengrow, 2021; 438).

Such an interpretation enjoys far from unanimous support, as illustrated by the analyses of Hitchcock (2013) and Driessen (2012); be that as it may, and even if *The Dawn of Everything* was right on this point, Minoan Crete would constitute a virtually unique exception among all known societies, which display varying degrees of male domination. Nevertheless, while it is clear within this general rule that relations between the sexes may have been quite diverse, the idea, which has now become the norm in many countries, that men and women should be able to lead similar lives, not determined by their sex, is extremely modern. This concept was not only never applied in any pre-capitalist society, it seems that it was never even formulated. It was, in the strict sense of the word, unthinkable. This relationship between conceptions of gender and objective social forms – in fact, this determination of the former by the latter – can be well explained within a materialist framework (Darmangeat, 2021). On the other hand, it remains totally enigmatic if we stick to the idealist notion that ideas, freely formulated and just as freely adopted, shape the world. *The Dawn of Everything* systematically places this emphasis on elements of freedom (real or supposed), while relegating to the background the constraints that may restrict this freedom.

This is the case with schismogenesis, the mechanism that leads human groups to differentiate themselves from one another through a reflex that can be described as identitarian. No one would dream of denying the reality of this mechanism; the whole question is to evaluate its influence on the overall development of societies. While it is easy to differentiate on the basis of cultural details (culinary tastes, the aesthetic form of material products, etc.), the scope for differentiation is much narrower in the field of technology and, perhaps even more so, in that of social relations. The prime example developed by Graeber and Wengrow is the opposition between the pre-colonial societies of the continental north-west coast and those of California. Within a broadly comparable environment, the former were characterised by slavery, social

ici, on ne peut éviter d'évoquer la réhabilitation effectuée par les auteurs de la thèse d'un matriarcat (au moins) néolithique, qu'ils qualifient notamment de « zone de recherche interdite » (Graeber et Wengrow, 2021a, p. 273). L'essentiel de l'argument consiste cependant à élargir l'acception du terme pour le faire englober des sociétés montrant diverses formes d'influence féminine, et dont l'exemple classique est celui des Iroquois. Dans un cas au moins, celui de la Crète minoenne, Graeber et Wengrow vont néanmoins plus loin, en concluant que : « Presque tous les témoignages archéologiques légués par la Crète minoenne suggèrent que l'île était gouvernée par des femmes – plus précisément, par une assemblée de prêtresses à la tête d'une sorte de théocratie » (Graeber et Wengrow, 2021a, p. 556).

Une telle interprétation est loin de faire l'unanimité, comme l'illustrent les analyses de Hitchcock (2013) ou Driessen (2012) ; quoi qu'il en soit, et même si *Au commencement était...* avait raison sur ce point, la Crète minoenne constituerait une exception virtuellement unique parmi l'ensemble des sociétés connues, qui exhibent une domination masculine plus ou moins marquée. Toutefois, s'il est clair qu'au sein de cette règle générale, les rapports entre les sexes ont pu être extrêmement divers, l'idée qu'hommes et femmes devraient pouvoir vivre une vie similaire, non déterminée par leur sexe – idée devenue désormais la référence pour une bonne partie des États du monde – est extrêmement moderne. Dans la totalité des sociétés précapitalistes, elle n'a non seulement jamais été appliquée, mais elle n'a même jamais été formulée. Elle était, au sens strict du terme, impensable. Cette connexion entre des conceptions de genre et formes sociales objectives – en réalité cette détermination des premières par les secondes – s'explique fort bien dans un cadre matérialiste (Darmangeat, 2021). Elle reste en revanche totalement énigmatique si l'on en reste au postulat idéaliste selon laquelle les idées, librement élaborées et tout aussi librement adoptées, façonnent le monde. *Au commencement était...* place ainsi systématiquement l'accent sur les éléments de liberté (réels ou supposés), en renvoyant au second plan les contraintes qui pouvaient restreindre cette liberté. C'est le cas avec la schismogénèse, ce mécanisme qui conduit les groupes humains à se différencier les uns des autres par un réflexe que l'on peut qualifier d'identitaire. Nul ne songerait à nier la réalité de ce mécanisme ; toute la question est d'estimer sa portée dans le devenir global des sociétés. Si la différenciation peut aisément se faire sur des détails culturels (un goût culinaire, la forme esthétique des productions matérielles...), sa marge de liberté est bien moins large dans le domaine technique et, peut-être davantage encore, dans celui des rapports sociaux. L'exemple princeps développé par Graeber et Wengrow est celui de l'opposition entre les sociétés précoloniales de la côte Nord-Ouest du continent et celles de la Californie. Dans un environnement globalement comparable, les premières étaient marquées par l'esclavage, une stratification sociale et des pratiques ostentatoires, toutes choses absentes des secondes. Doit-on, à

stratification and ostentatious practices, all of which were absent from the latter. Should we, as Graeber and Wengrow do, see in this opposition the mere effect of human inventiveness regarding social matters and schismogenesis? Or did this schismogenesis and inventiveness, real as they were, only develop around axes dictated by equally real environmental differences, as some critics have pointed out (Khalil, 2023)?

The same goes for forms of social organisation that prevailed among the mobile hunter-gatherer groups of the Palaeolithic. In the name of human political inventiveness, the existence of a general stage where human societies, whatever their diversity, shared a strong socio-economic egalitarianism, is also swept aside, and with it the question of the origin of these inequalities (see in particular Graeber and Wengrow, 2021; 92-97). However, the fact that the human species is unique in being capable, in absolute terms, of forging an extremely wide (if not infinite) range of social relationships does not imply that this ability is exercised without restrictions. Thus, the possible existence of Upper Palaeolithic societies featuring economic or political hierarchies probably owes much less to the free exercise of the imagination than to the unintended social consequences of a particularly favourable local environment. As for the seasonal oscillations between clustering and dispersal that characterise so many hunter-gatherers, do they reflect their flexibility and inventiveness or, on the contrary, the fact that the same causes produced the same effects, and that for millennia the size of human communities was more or less dictated by the need to adapt to their environment and to variations in resources, in a way that only changed once they had acquired the techniques that made sedentary life possible?

## MACRO-CONTINGENCY VERSUS MACRO-DETERMINISM

The opposition between idealism and materialism should not, however, prevent us from considering a second conflict: that between the respective weight of necessity and contingency in long-term trends.

Let us emphasise that these two aspects can be combined, but that they are in themselves quite different. It is possible to be idealistic and still believe that, on the whole, human societies are moving in a particular direction; according to the theological version, God is guiding mankind towards the final realisation of his will. Within the more secular framework of Hegel, it is the Idea (with a capital letter), Reason, Spirit, whatever its name, that gradually leads humans to apply its principles. Conversely, we can defend a materialistic approach while denying that evolution necessarily proceeds in a given direction – we will come back to this in a moment. Finally, and this is probably the most common position in what is often referred to as the “conventional narrative”, it is possible to be both a materialist and to

la suite de Graeber et Wengrow, voir dans cette opposition le seul effet de l'inventivité humaine en matière sociale et de la schismogenèse ? Ou cette schismogenèse et cette inventivité, si réelles soient-elles, ne se sont-elles déployées qu'autour de lignes de force dictées par de tout aussi réelles différences environnementales, ainsi que l'ont rappelé certaines critiques (Khalil, 2023) ? Il en va de même des formes d'organisation sociale ayant prévalu parmi les groupes de chasseurs-cueilleurs mobiles du Paléolithique. Au nom de l'inventivité des humains en matière politique, l'existence d'un stade général où les sociétés humaines, quelle que fût leur diversité, partageaient un fort égalitarisme socio-économique, est également balayée et, avec elle, la question de l'origine de ces inégalités (voir en particulier Graeber et Wengrow, 2021a, p. 117-123). Pourtant, le fait que l'espèce humaine possède l'originalité d'être capable, dans l'absolu, de forger une gamme extrêmement large (sinon infinie) de rapports sociaux n'implique nullement que cette aptitude s'exerce sans entraves. Ainsi, l'existence possible, au Paléolithique supérieur, de sociétés humaines marquées par des hiérarchies économiques ou politiques, doit-elle probablement beaucoup moins au libre exercice de l'imagination qu'aux conséquences sociales involontaires d'un environnement local particulièrement favorable. Quant aux oscillations saisonnières entre regroupements et dispersion, qui caractérisent tant de chasseurs-cueilleurs, traduisent-elles leur souplesse et leur inventivité ou, au contraire, le fait que les mêmes causes produisant les mêmes effets, durant des millénaires, les effectifs des groupes humains ont été peu ou prou dictés par les nécessités de l'adaptation à leur environnement et aux variations des ressources, selon un mode qui n'a changé de nature qu'avec l'acquisition des techniques permettant la sédentarisation ?

### MACRO-CONTINGENCE VERSUS MACRO-DÉTERMINISME

L'opposition entre idéalisme et matérialisme ne doit cependant pas empêcher d'en considérer une autre : celle qui porte sur le poids respectif de la nécessité et de la contingence dans les trajectoires de long terme.

Insistons sur le fait que ces deux aspects peuvent être articulés, mais qu'ils sont en eux-mêmes tout à fait différents. On peut être idéaliste et néanmoins penser que d'une manière globale, les sociétés humaines s'acheminent dans quelque direction ; dans la version théologique, Dieu guide les hommes vers la réalisation finale de sa volonté. Dans le cadre plus séculaire de Hegel, c'est l'Idée (avec une majuscule), la Raison, l'Esprit, quel que soit son nom, qui peu à peu conduit les humains à appliquer ses principes. Inversement, on peut prôner une approche matérialiste tout en niant que l'évolution s'effectue nécessairement dans une direction donnée – on y revendra dans un instant. Enfin, et c'est probablement la position la plus commune dans ce que l'on appelle

emphasise the existence of these deterministic tendencies over the long term.

Nowadays, the widespread desire to attack this “conventional narrative” can in fact cover two fairly different things. At the very least, it proposes to refine an excessively schematic approach: introducing nuances, adding complexity to a story that is overly simple, stressing the variability of trajectories, or even reworking the analytical categories. This is what Alain Testart did, for example, when he shifted the initial tipping point of societies from agriculture to food storage (Testart, 1982); similarly, Jean-Paul Demoule has proposed a chronology of the Neolithic in which the general rise towards hierarchy and wealth inequality is part of a succession of ascending and descending phases (Demoule, 2017).

However, Graeber and Wengrow have no intention of introducing nuances or refinements to what they call the “grand narrative”: their stated aim is to reject such a vision altogether. A corollary of this radical choice is the assertion that the overall trajectory of the social world was purely contingent, and therefore could have been entirely different. As Luc Wodzicki notes, the book suggests “that there seems to be no inherent logic or determination in the course of prehistory” (Wodzicki, 2023; 211) – and we could add, of History. This is evident from passages such as: “It means we could have been living under radically different conceptions of what human society is actually about. It means that mass enslavement, genocide, prison camps, even patriarchy or regimes of wage labour never had to happen” (Graeber and Wengrow, 2021; 524). This list calls for a set of debates which cannot be undertaken here. As far as male domination is concerned, we will simply mention, in addition to the references already provided, the excellent summary by Bernard Lahire (2023). More generally, a central question is the existence and very nature of long-term trends that emerge from the whole of social evolution, beyond the particular trajectories and thousands of accidents that have punctuated the development of particular human societies. A number of aspects have been discussed in various reviews of *The Dawn of Everything*, in particular those by Walter Scheidel (2022) and Ian Morris (2022). Within the limited scope of this paper, we will address two of them.

### “Centred” perspectives?

We should begin by pointing out that the praise bestowed on macro-contingency and the questioning of the major deterministic trends do not only concern the science of social evolution, but also that of biological evolution, despite all the differences that exist between the two fields. In a previous paper (Darmangeat, 2023c), I pointed out the striking similarities between the reasoning of Claude Lévi-Strauss in his famous essay *Race and History* (1973), on the one hand, and that of Steven Jay Gould in *Wonderful Life* (1998) and certain reference works on biological evolution, on the other. In both cases, certain forms perceived as dominant today (*Homo sapiens* in the case of the living world and capitalism in the case

souvent le « récit standard », on peut tout à la fois être matérialiste et souligner l'existence de ces tendances déterministes sur le long terme.

La volonté, de nos jours assez répandue, d'attaquer ce « récit standard », peut en fait recouvrir deux choses assez différentes. *A minima*, elle se propose d'affiner une approche trop schématique : introduire des nuances, complexifier une histoire trop simple, insister sur la variabilité des trajectoires, ou encore remodeler les catégories de réflexion. C'est par exemple ce qu'avait fait Alain Testart en déplaçant le point initial de bascule des sociétés de l'agriculture vers le stockage alimentaire (Testart, 1982) ; dans un autre ordre d'idées, c'est aussi dans une telle perspective que s'inscrit Jean-Paul Demoule en proposant une chronologie du Néolithique dans laquelle la montée générale vers la hiérarchie et l'inégalité de richesse s'inscrit dans une succession de phases ascendantes et descendantes (Demoule, 2017).

Mais vis-à-vis de ce qu'ils appellent le « grand récit », la posture de Graeber et Wengrow ne consiste nullement à introduire des nuances ou des raffinements : leur objectif assumé est de rejeter en bloc une telle conception. Le corollaire de ce choix radical est l'affirmation selon laquelle la trajectoire globale du monde social a été purement contingente, et par conséquent qu'elle aurait pu être totalement différente. Ainsi que l'écrit Luc Wodzicki, l'ouvrage suggère « l'absence de toute logique inhérente et de tout déterminisme dans le cours de la Préhistoire » (Wodzicki, 2023) – on pourrait ajouter : et de l'Histoire. C'est ce qui ressort de passages tels que : « Nous aurions pu développer des conceptions totalement différentes du vivre ensemble ; [...] l'asservissement de masse, les génocides, les camps de prisonniers, le patriarcat ou même le salariat auraient pu ne jamais voir le jour » (Graeber et Wengrow, 2021a, p. 660). Cette énumération appellerait une série de discussions qu'il est impossible de mener ici. En ce qui concerne la domination masculine, on se bornera à signaler, en plus des références déjà fournies, l'excellente synthèse proposée par Bernard Lahire (2023). De manière plus générale, une question centrale est celle de l'existence et la nature même de tendances de long terme qui se dégagent de l'ensemble de l'évolution sociale, au-delà des trajectoires particulières et des milliers d'accidents qui ont rythmé le devenir des sociétés humaines particulières. Plusieurs aspects ont été abordés dans diverses recensions de *Au commencement était*, en particulier celles de Walter Scheidel (2022) et de Ian Morris (2022). Dans le cadre limité de ce texte, on en évoquera deux.

### Des points de vue « centrés » ?

Pour commencer, il faut souligner que l'éloge de la macro-contingence et la remise en cause des grandes tendances déterministes ne concerne pas seulement la science de l'évolution sociale, mais aussi celle de l'évolution biologique, malgré toutes les différences qui existent entre les deux domaines. J'ai eu l'occasion de relever, dans un précédent travail (Darmangeat, 2023c), les similitudes

of societies) are presented as the result of a succession of pure coincidences, in which no attempt should be made to perceive any overall logic. This logic, when we think of identifying it, would not correspond to any reality: it would only be the fruit of a “centred” perspective: ethnocentric in one case, anthropocentric in the other. It is this “centring” of the viewpoint, and this alone, that would lead us to choose certain criteria at the expense of others in order to conclude that these forms constitute an apex, or a conclusion, of evolution. Based on this line of reasoning, it would then be arbitrary to classify societies (or to interpret their evolution) in terms of the development of their technical and economic capacities, just as it would be arbitrary to interpret the history of living organisms in terms of behavioural complexity in general, and cerebral complexity in particular.

We might counter that there are nevertheless good reasons to believe that within a complex system whose dynamics are the result of millions of mutations and interactions, all constantly disrupted by random external disturbances, there is indeed a tendency towards the emergence of organisms (living or social) that are increasingly capable of abstracting themselves from and coping with variations in their environment. It is therefore the same notion – known technically as homeostasis – that accounts for the fact that the living world has seen the emergence of organisms with increasingly developed cognitive and behavioural capacities, and that the social world has favoured the emergence and triumph of societies capable of deploying the highest degree of technicality. In passing, it is worth noting one of the arguments used by Graeber and Wengrow against the idea of progress in the area of social organisation:

The more rosy, optimistic narrative – whereby the progress of Western civilization inevitably makes everyone happier, wealthier and more secure – has at least one obvious disadvantage. It fails to explain why that civilization did not simply spread of its own accord (Graeber et Wengrow, 2021b; 493).

Yet by dismissing the naïve idea that the progress – or, more neutrally, the evolutionary trend – of human societies has consisted in an increase in “happiness”, are Graeber and Wengrow not opening a window through which the much-criticised evolutionism can be reintroduced? What is force, in their view the decisive factor in the triumph of one social form over another, if not the accumulation of human and technical resources – Marx's “productive forces”?

### Teleology

Another point must be made regarding the use of the term “teleology”, which now seems to be used to disqualify any deterministic approach. Thus, we often read that it would be teleological to assert that agriculture or the State, to repeat these examples, were the necessary products of social evolution. The same criticism is levelled at the evolutionary framework classically used since the 1960s: the band-tribe-chieftdom-state division

frappantes entre les raisonnements menés, par exemple, d'un côté par Claude Lévi-Strauss dans son célèbre essai *Race et Histoire* (1973) et, de l'autre, ceux exposés par Steven Jay Gould dans *La Vie est belle* (1998) ou par certains ouvrages de référence sur l'évolution biologique. Dans les deux cas, l'émergence de certaines formes perçues aujourd'hui comme dominantes (*Homo sapiens* pour le monde vivant et le capitalisme pour celui des sociétés) est présentée comme le fruit d'une succession de purs hasards, dans lesquels il ne faut tenter de percevoir aucune forme de logique globale. Cette logique, lorsqu'on pense l'identifier, ne correspondrait à aucune réalité : elle serait uniquement le fruit d'une vision « centrée » : ethnocentrée dans un cas, anthropocentrée dans l'autre. C'est ce « centrage » du point de vue – et uniquement lui – qui nous ferait choisir certains critères au détriment d'autres pour conclure que ces formes constitueraient un sommet, ou un aboutissement, de l'évolution. Selon ce raisonnement, il serait donc arbitraire de classer les sociétés (ou de lire leur évolution) sous l'angle de l'accroissement de leurs capacités techniques et économiques, de même qu'il serait arbitraire de lire l'histoire du vivant sous l'angle de la complexification comportementale en général, et cérébrale en particulier.

On peut répondre à cela qu'il existe tout de même de bonnes raisons de penser que dans un système complexe dont la dynamique résulte de millions de mutations et d'interactions, le tout constamment perturbé par des chocs extérieurs et aléatoires, il existe bel et bien une tendance à l'émergence d'organismes (vivants ou sociaux) de plus en plus aptes à s'abstraire des variations de leur milieu et à y faire face. C'est donc une même notion – qui porte le nom technique d'homéostasie – qui rend compte du fait que le monde vivant a vu apparaître des organismes aux capacités cognitives et comportementales de plus en plus développées, et que le monde social a favorisé l'émergence et le triomphe des sociétés capables de déployer le plus haut degré de technicité. Au passage, il n'est pas inutile de relever un des arguments employés par Graeber et Wengrow contre l'idée de progrès en matière d'organisation sociale : « C'est que le récit plus optimiste – celui dans lequel le progrès de la civilisation occidentale accroît nécessairement le bonheur, la richesse et la sécurité de tous – présente au moins un défaut flagrant : il n'explique pas pourquoi cette civilisation n'a réussi à se diffuser qu'en recourant à la force » (Graeber et Wengrow, 2021a, p. 625-626).

Mais en chassant ainsi par la porte l'idée naïve selon laquelle le progrès – ou, de manière plus neutre, la tendance évolutive – des sociétés humaines aurait consisté en un accroissement du « bonheur », Graeber et Wengrow n'ouvrent-ils pas en grand la fenêtre par laquelle se réintroduit l'évolutionnisme tant décrié ? Qu'est-ce que la force, en effet, ce facteur selon eux décisif dans le triomphe d'une forme sociale sur une autre, sinon l'accumulation de moyens humains et techniques – les « forces productives » de Marx ?

is said to be teleological, because nothing predisposes bands to become tribes, tribes to become chiefdoms, and chiefdoms to become states. It is argued that Science would be making a major mistake if it regarded tribes as latent chiefdoms, or chiefdoms as states in the making. Such a position would make it impossible to understand that many societies never progress from one presumed stage to the next, or even that they take apparent steps backwards.

These comments would require a detailed discussion. The neo-evolutionist classification can indeed attract a great deal of criticism, and there is no shortage of reasons for rejecting it (Testart, 2005; 12, 18; Boulestin, 2022). However, we should not be mistaken in our accusations, and the charge of teleology completely misses the mark. Teleology is synonymous with final cause: it consists in explaining an evolutionary trajectory in terms of the goal (or objective) pursued. A theory that asserts that the State came into being because bands, then tribes and chiefdoms, aspired to its existence and acted accordingly, would thus be teleological. Similarly, a teleological theory would explain the emergence of agriculture by its distant consequences, by claiming, for example, that plants and animals were domesticated in order to provoke demographic growth. Yet, who is actually saying this? To attack deterministic reasoning in the name of the teleology of which it is thus guilty, Graeber and Wengrow define teleology by writing that it consists in “ [organizing] history in a way which does (...) imply that current arrangements were somehow inevitable” (Graeber and Wengrow, 2021; 429). This definition therefore establishes inevitability (in this case, wrongly attributed to a system) as the criterion of teleology; but in so doing, it shifts the problem and changes the meaning of the term. Whether ineluctability is a necessary condition of teleology is already doubtful: we may well aspire to a goal without being able to ensure that this goal will inevitably be achieved; in any case, it is not a sufficient condition. Again, the only criterion for teleology is the goal, or intention.

To say, for example, that the physical and chemical conditions on Earth five billion years ago were bound to lead to the appearance of life (unless a contingent external event interrupted the process: children “inevitably” become adults... unless they die in the meantime), or to say that life itself, via natural selection, was bound to lead to forms with high cognitive abilities, are statements that do not contain an atom of teleology, as noted, for example, by McGhee (2016). They lay out laws which may or may not be true, but which relate to the emergent properties of a system, beyond any intention supposedly internal to that system or emanating from an external will. The position referred to here as “macro-determinism” consists, for example, in asserting that within non-state societies there are mechanisms that drive the emergence of the State, and others that counteract this action; but that in the long term and overall, the former tend to prevail over the latter. Such a position is all the more difficult to refute given that the global trend towards the State, before being a line of reasoning, is a fact, and that it did not result

## La téléologie

Un autre point concerne l'usage du terme de « téléologie », qui semble s'être dorénavant imposé pour disqualifier toute approche déterministe. On lit ainsi fréquemment qu'il serait téléologique d'affirmer que l'agriculture ou l'État, pour reprendre ces exemples, ont été les produits nécessaires de l'évolution sociale. Cette même accusation frappe également le cadre évolutionniste classiquement utilisé depuis les années 1960 : le découpage bandes – tribus – chefferies – État serait téléologique, car rien ne prédispose les bandes à devenir des tribus, les tribus à devenir des chefferies, et les chefferies à devenir des États. La science commettrait une faute majeure en considérant les tribus comme des chefferies latentes, ou les chefferies comme des États en devenir. Une telle vision empêcherait de comprendre que bien des sociétés d'un stade présumé ne passent jamais au stade suivant, voire qu'elles effectuent ce qui apparaît comme des retours en arrière.

Tout cela appellerait une discussion détaillée. La classification néo-évolutionniste peut effectivement s'attirer bien des critiques, et les raisons de la rejeter ne manquent pas (Testart, 2005, p. 12-18 ; Boulestin, 2022). Mais il ne faut pas se tromper de reproches, et l'accusation de téléologie manque totalement sa cible. La téléologie est synonyme de cause finale : elle consiste à expliquer une trajectoire évolutive en termes de but (ou d'objectif) poursuivi. Ainsi, serait téléologique une théorie qui affirmerait que l'État apparaît parce que les bandes, puis les tribus et les chefferies, aspiraient à son existence et auraient agi en ce sens. De même, serait téléologique une théorie qui expliquerait l'apparition de l'agriculture par ses conséquences lointaines, en expliquant par exemple que l'on a domestiqué les plantes et les animaux afin de provoquer une croissance démographique. Mais qui dit cela ? Pour attaquer les raisonnements déterministes au nom de la téléologie dont ils seraient ainsi coupables, Graeber et Wengrow définissent celle-ci en écrivant qu'elle consiste à « organiser les événements du passé en postulant l'inéluctabilité de la situation présente » (Graeber et Wengrow, 2021a, p. 570). Cette définition fait donc de l'inéluctabilité (en l'occurrence, prêtée à tort à un système) le critère de la téléologie ; mais ce faisant, on déplace le problème et on change le sens du terme. On peut déjà douter que l'inéluctabilité représente une condition nécessaire de la téléologie : on peut fort bien aspirer à un but sans être en mesure de s'assurer que ce but sera inéluctablement atteint ; elle n'en est en tout cas pas du tout une condition suffisante. Pour celle-ci, répétons-le, le seul critère est celui du but, ou de l'intention.

Dire, par exemple, que les conditions physiques et chimiques de la Terre il y a cinq milliards d'années devaient inéluctablement mener à l'apparition de la vie (sauf événement extérieur contingent interrompant le déroulement du processus : les enfants deviennent « inéluctablement » adultes... sauf s'ils meurent entre temps), ou dire que la vie elle-même, via la sélection naturelle, devait inéluctablement mener à des formes possédant des capacités cognitives élevées, sont des affirmations qui

from a singular (and contingent?) event but from hundreds of specific and globally convergent developments, as emphasised by Carneiro (1970; 733), for example. In other words, what, on the scale of a given society and at a given moment, represents a degree of freedom (society can move towards the State or not, and it can even abandon this form), constitutes an increasingly probable – and ultimately inescapable – phenomenon when considered on the scale of multiple societies and over the long term. This reasoning is not only non-teleological, it is the very opposite of teleology: as we have emphasised, this emergence of the State may well take place without the will of human beings (or the majority of them), and even *against* their will.

## CONCLUSION

The materialist paradigm does not deny that individuals think and that they make choices. It sheds light on the fact that they think and choose under constraint – and a constraint of which they are usually only very partially aware. Likewise, asserting that social evolution is influenced by powerful tendencies does not negate the existence of chance or imply that the future of the world has been determined down to the smallest detail by its initial conditions (however long ago the chosen starting point may have been). The more structural the phenomenon under study, the smaller the role of chance: on the vast scale of social evolution, it is precisely through the proliferation of partial and local random events that necessity imposes itself on a global scale.

If an analogy is permitted, let us suggest that the problem arises in a similar way to the outcomes at a casino. If we consider partial phenomena – the fact that, on a given evening, a given sequence of numbers came up on the roulette wheel, that one player ended up rich and another ruined, that the jackpot was hit or not – these can legitimately be considered random. But the more players and evenings you consider, the more this accumulation of randomness firmly imposes the laws of probability... Including those that will undoubtedly make the owner richer.

Let us conclude with one last essential point. It consists in knowing whether, in the name of the (very real) shortcomings of our deterministic theories and the equally real deficiencies of our classifications, we should proclaim that social reality essentially escapes determinisms and categorisations, and that we should therefore regard them as pointless illusions and abandon the search for them. This is the position (or manifesto) of the authors of *The Dawn of Everything*, who write, for example:

“There are, certainly, tendencies in history. Some are powerful; currents so strong that they are very difficult to swim against (though there always seem to be some who manage to do it anyway). *But the only 'laws' are those we make up ourselves* (Graeber and Wengrow, 2021; 5, our emphasis).”

ne contiennent pas un atome de téléologie, ainsi que le relève par exemple McGhee (2016). Elles énoncent des lois qui peuvent être vraies ou fausses, mais qui portent sur les propriétés émergentes d'un système, hors de toute intention supposée interne à ce système ou émanant d'une volonté extérieure. La position que l'on a désignée ici sous le nom de « macro-déterminisme » consiste par exemple à affirmer qu'au sein des sociétés non étatiques, il existe des mécanismes qui poussent vers l'émergence de l'État, et d'autres qui contrecarrent cette action ; mais que sur le long terme et d'une manière globale, les premiers tendent à l'emporter sur les seconds. Cette position est d'autant plus difficile à réfuter que la marche globale à l'État, avant d'être un raisonnement, est un fait, et que celle-ci ne s'est pas effectuée par un événement ponctuel (et contingent ?) mais au travers de centaines d'évolutions particulières et globalement convergentes, ainsi que soulignait par exemple Carneiro (1970, p. 733). Autrement dit, ce qui, à l'échelle d'une société donnée et d'un moment donné, représente un degré de liberté (la société peut aller vers l'État ou non, et elle peut même abandonner cette forme), constitue un phénomène de plus en plus probable – et à la limite, inéluctable – lorsqu'on le considère à l'échelle de multiples sociétés et sur le long terme. Non seulement ce raisonnement n'est pas téléologique, mais il se situe même l'opposé de la téléologie : ainsi qu'on l'a souligné, cette émergence de l'État peut fort bien s'effectuer à l'insu de la volonté des humains (ou de la majorité d'entre eux), voire *contre* leur volonté.

## CONCLUSION

Le paradigme matérialiste ne consiste pas à nier que les individus pensent et qu'ils choisissent. Il éclaire le fait qu'ils pensent et choisissent sous contrainte – et une contrainte dont ils n'ont le plus souvent qu'une conscience très partielle. De même, affirmer que l'évolution sociale est orientée par des tendances lourdes ne conduit pas à nier l'existence du hasard et à affirmer que le devenir du monde était réglé dans ses moindres détails à partir de ses conditions initiales (quelle que soit l'ancienneté du point de départ choisi). C'est concevoir le rôle du hasard comme d'autant plus réduit que le phénomène étudié est structurel : à l'échelle vaste de l'évolution sociale, c'est précisément par la multiplicité des hasards partiels et locaux que s'impose, à l'échelle globale, la nécessité.

S'il est permis de proposer une analogie, suggérons que le problème se pose d'une manière similaire aux résultats d'un casino. Si l'on considère des phénomènes partiels – le fait que lors d'une soirée donnée, telle suite de nombres soit sortie à la roulette, que tel joueur ait terminé riche et l'autre ruiné, que le jackpot ait été décroché ou non – ceux-ci peuvent légitimement être mis sur le compte du hasard. Mais plus on considère de joueurs et de soirées, et plus cette accumulation de hasards impose d'une main de fer la réalisation des lois de la probabilité... dont celles qui enrichiront à coup sûr le propriétaire.

They add: “Social science has been largely a study of the ways in which human beings are not free: the way that our actions and understandings might be said to be determined by forces outside our control. Any account which appears to show human beings collectively shaping their own destiny, or even expressing freedom for its own sake, will likely be written off as illusory, awaiting ‘real’ scientific explanation” (Graeber and Wengrow, 2021; 498).

We might wonder about the meaning of the inverted commas in the last sentence. Apart from that, should this quoted statement be correct, it would mean that the social sciences have quite an exceptional status. In all other scientific disciplines, questioning a system of classification ultimately leads to proposing another deemed more relevant. Similarly, questioning established causal links ultimately leads to proposing more appropriate ones. The entire history of physics, astronomy and biology (to name but a few) is one of successive readjustments, or advances. At the very least, if at a given moment we point out the inadequacies of a theoretical framework without being able to replace it, this situation is not regarded as an achievement in itself, but as a problem to be solved. This is the case, for example, in contemporary physics, where an increasing percentage of the matter in the universe escapes any known laws. No physicist would conclude from this that the Universe is “free”, that this is a good thing, that we should proclaim it loud and clear and immediately stop looking for any logic in this obscure affair that eludes our understanding. Alain Testart (2021) and, more recently, Bernard Lahire (2023) have quite rightly launched a vigorous indictment of the idea that the social sciences have a specificity that liberates them from the pursuit of laws. It is true that individual human beings are not particles. They have a conscience and a will. Yet asserting that this conscience and this will developed and deployed freely does not help us to better understand the world's past, nor to better influence its future. Social and historical laws – i.e. constraints – are realities that are independent of our understanding of them. We can choose to ignore them, in either sense of the term. However, we may fear that the freedom that this attitude is supposed to provide, however exhilarating it may seem, is little more than an illusion, and that it does little to serve its stated progressive aims.

Terminons par un dernier point essentiel. Il consiste à savoir si l'on doit, au nom des lacunes (bien réelles) de nos théories déterministes et de l'insuffisance tout aussi réelle de nos classifications, proclamer que la réalité sociale échappe par essence aux déterminismes et aux classifications, qu'il convient donc de les considérer comme de vaines illusions et cesser de les rechercher. Telle est la position (ou le manifeste) des auteurs de *Au commencement était*, qui écrivent par exemple : « Bien sûr, l'histoire est traversée par des tendances, des courants parfois si puissants qu'il est difficile de nager contre (même si, apparemment, quelques-uns y parviennent toujours). Mais il n'est de "lois" que celles que nous fabriquons » (Graeber et Wengrow, 2021a, p. 18, nos soulignés).

Ils ajoutent : « Les sciences sociales ont toujours eu pour principal objet d'étudier ce qui nous enchaîne, c'est-à-dire d'expliquer en quoi nos actes et nos idées sont déterminés par des forces qui échappent à notre contrôle. Si vous dépeignez des êtres humains collectivement maîtres de leur destin, ou même exerçant leur liberté pour le plaisir, votre interprétation sera immédiatement torpillée et jugée fantaisiste tant qu'elle n'aura pas reçu de validation "scientifique" » (Graeber et Wengrow, 2021a, p. 631).

On pourra s'interroger sur la signification des guillemets qui encadrent le dernier mot. Indépendamment de cela, si cet extrait avait raison, il signifierait que les sciences sociales possèdent un statut tout à fait exceptionnel. Dans toutes les autres disciplines scientifiques, en effet, remettre en cause une classification conduit en effet *in fine* à en proposer une autre jugée plus pertinente. De même, remettre en cause des liens de causalité établis conduit *in fine* à en proposer de plus adéquats. Toute l'histoire de la physique, de l'astronomie ou de la biologie (pour ne citer qu'elles) est faite de ces réajustements, c'est-à-dire de ces progrès, successifs. À tout le moins, si à un moment donné, on pointe les insuffisances d'un cadre théorique sans être capable de le remplacer, cette situation n'est pas considérée comme un achèvement en soi, mais comme un problème à résoudre. C'est par exemple le cas dans la physique contemporaine, pour laquelle un pourcentage de plus en plus élevé de la matière de l'univers échappe aux lois connues. Aucun physicien n'en conclurait que l'Univers est « libre », que c'est une bonne chose, qu'il faut la proclamer haut et fort et cesser sur-le-champ de rechercher une quelconque logique dans cette sombre affaire qui se dérobe à notre compréhension. Dès lors, c'est à fort juste titre qu'Alain Testart (2021) et, plus récemment, Bernard Lahire (2023) ont dressé un vigoureux réquisitoire contre l'idée d'une spécificité des sciences sociales, qui les affranchirait de la recherche de lois. Il est vrai que les êtres humains ne sont pas des particules. Ils possèdent une conscience et une volonté. Mais affirmer que cette conscience et cette volonté s'élaborent et se déploient librement ne nous aide ni à mieux comprendre le passé du monde, ni à mieux agir sur son avenir. Les lois – c'est-à-dire les contraintes – sociales et historiques sont une réalité indépendante de la compréhension que nous en avons. On peut choisir de

les ignorer, dans l'un ou l'autre sens de ce terme. Mais on peut redouter que la liberté que cette attitude est censée procurer, si grisante qu'elle puisse paraître, ne soit guère plus qu'une illusion et qu'elle ne serve guère ses buts progressistes affichés.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES / BIBLIOGRAPHICAL REFERENCES

- APPIAH K.A. (2021) – Digging for utopia, *The New York Review of Books*, vol. LXVIII, 20.
- APPIAH K.A. (2022) – The Roots of Inequality: An Exchange David Wengrow, reply by Kwame Anthony Appiah, *The New York Review of Books*, vol. LXIX, 1.
- BELL D.A. (2021) – A Flawed History of Humanity, *Persuasion*. <https://www.persuasion.community/p/a-flawed-history-of-humanity>.
- BOAS F. (1932) – The Aims of Anthropological Research, *Science, New Series*, 76, 1983, p. 605-613.
- BOULESTIN B. (2022) – Des «chefs», des «princes» et des «rois» : le défi de la caractérisation politique des sociétés néolithiques et protohistoriques, in V. Ard, B. Boulestin, S. Boulud-Gazo, I. Kerouanton, C. Maitay, M. Mélin, et M. Nordez (dir.), *À l'ouest sans perdre le nord : liber amicorum José Gomez de Soto*, Chauvigny, APC (coll. Mémoire, LVII).
- CARNEIRO R.L. (1970) – A theory of the origin of State, *Science, New Series*, 169, 3947, p. 733-738.
- CHILDE V.G. (1942) – *What happened in history*, Harmondsworth, Penguin Books.
- CLASTRES P. (1974) – *La société contre l'État: recherches d'anthropologie politique*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- CONWAY MORRIS S. (2003) – *Life's solution: inevitable humans in a lonely universe*, Cambridge, UK, Cambridge University Press.
- DARMANGEAT C. (2023a) – Classifier la richesse pour classifier les sociétés. 2e partie, *La Pensée*, 414, 2, p. 71-82.
- DARMANGEAT C. (2023b) – De la richesse, et de la nécessité de la définir. Première partie, *La Pensée*, 413, 1, p. 76-84.
- DARMANGEAT C. (2018) – La pirogue et le grenier, *Artefact*, 6, p. 133-151.
- DARMANGEAT C. (2021) – *Le communisme primitif n'est plus ce qu'il était. Aux origines de l'oppression des femmes*, 3<sup>e</sup> édition, Toulouse, Smolny.
- DAVIS L. (2022) – A New Human History?, *New Politics*, XIX, 1.
- DELUERMOZ Q., SINGARAVÉLOU P. (2012) – Explorer le champ des possibles. Approches contrefactuelles et futurs non advenus en histoire., *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 59-3, 3, p. 70-95.
- DEMOULE J.-P. (2017) – *Les dix millénaires oubliés qui ont fait l'histoire: quand on inventa l'agriculture, la guerre et les chefs*, Paris, Fayard.

- DIAMOND J.M. (1997) – *Guns, germs, and steel: the fates of human societies*, New York, W.W. Norton & Company.
- DRIESSEN J. (2012) – Chercher la femme: Identifying Minoan Gender Relations in the Built Environment, in D. Panagiotopoulos et U. Günkel-Maschek (dir.), *Minoan realities: approaches to images, architecture, and society in the Aegean Bronze Age*, Louvain-La-Neuve, Presses Universitaires (coll. AEGIS, 5), p. 141-163.
- ENGELS F. (2010) – Letter to Franz Mehring, 14 July 1893, in *Karl Marx, Frederick Engels: collected works 50*, New York, Lawrence & Wishart p. 163-167.
- FERGUSON A. (2000) – *An essay on the history of civil society*, Hildesheim/New York, Georg Olms Velag, 430 p.
- FERGUSON N. (2001) – Virtual History: Towards a « chaotic » theory of the past, in N. Ferguson (dir.), *Virtual history: alternatives and counterfactuals*, New York, Basic Books, p. 190.
- GOULD S.J. (1998) – *La Vie est belle. Les surprises de l'évolution*, Seuil (coll. Points sciences).
- GRAEBER D., WENGROW D. (2021a) – *Au commencement était : une nouvelle histoire de l'humanité*, Paris, Les Liens Qui Libèrent, trad. par Élise Roy, 744 p.
- GRAEBER D., WENGROW D. (2021b) – *The Dawn of Everything: a new history of humanity*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 704 p.
- HARARI Y.N. (2015) – *Sapiens : une brève histoire de l'humanité*, Paris, Albin Michel.
- HITCHCOCK L. (2013) – Gender in Greek and Aegean Prehistory, in D. Bolger et M. Nikolaidou (dir.), *A Companion to Gender Prehistory*, Oxford, Wiley/Blackwell, p. 502-525.
- JAMARD J.-L. (1989) – Parménide, Héraclite et l'anthropologie française. Seconde partie, *Gradhiva*, 7, 1, p. 39-72.
- KHALIL E.L. (2023) – Is technological/institutional diversity primarily the outcome of the quest after freedom and identity? Interrogating « The Dawn of Everything: A New History of Humanity », *Reviews in Anthropology*, 52, 34, p. 34-55.
- KULCHYSKI P. (2024) – Everything Goes: Three Problems with The Dawn of Everything, *Historical Materialism*, 32, 12. <https://www.historicalmaterialism.org/book-review/everything-goes-three-problems-with-dawn-everything-review-dawn-everything-david>.
- LAFLÈCHE G. (2023) – Mise au point de Nouvelle-France, *AgoraVox*. <https://www.agoravox.fr/tribune-libre/article/mise-au-point-de-nouvelle-france-251441> [consulté le 5 mars 2024].
- LAHIRE B. (2023) – *Les structures fondamentales des sociétés humaines*, Paris, la Découverte (coll. Sciences sociales du vivant).
- LEMONNIER P. (2008) – En marge des femmes : la société contre le désir des hommes, *Archéopages. Archéologie et société*, Hors-série 1, p. 90-94.
- LÉVI-STRAUSS C. (1973) – Race et histoire, in *Le Racisme devant la science*. Paris, Unesco, p. 9-53.
- MARX K. (1955) – *Le 18-Brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte*, in Karl Marx et Friedrich Engels, *Œuvres choisies en deux volumes*, Moscou, Éditions du Progrès, p. 247-356.
- MCGHEE G.R. (2016) – Can evolution be directional without being teleological?, *Studies in History and Philosophy of Science Part C: Studies in History and Philosophy of Biological and Biomedical Sciences*, 58, p. 93-99.
- MORGAN L.H. (1877) – *Ancient society, or, researches in the lines of human progress from savagery through barbarism to civilization*, Chicago, Kerr.
- MORGAN L.H. (1985) – *La société archaïque*, Paris, Anthropos, traduction de l'anglais par H. Jaouiche.
- MORRIS I. (2022) – Against Method, *American Journal of Archaeology*, 126, 3, p. 65-75.
- PINKER S. (2017) – *La part d'ange en nous : histoire de la violence et son déclin*, Paris, Les Arènes, traduit de l'anglais (États-Unis) par Daniel Mirsky.
- POLYBE, HARTOG F., ROUSSEL D. (2003) – *Histoire*, Paris, Gallimard (coll. Quarto).
- RUELLE D. (1993) – *Chance and chaos*, London, Penguin Books.
- SCHEIDEL W. (2022) – Resetting history's dial? A critique of David Graeber and David Wengrow, *The Dawn of everything: a new history of humanity*, *Cliodynamics: the journal of quantitative history and cultural evolution*, 0, 0. <https://escholarship.org/uc/item/9jj9j6z7> [consulté le 5 mars 2024].
- SCOTT J.C. (2019) – *Homo domesticus : une histoire profonde des premiers États*, Paris, La Découverte.
- SERVICE E.R. (1962) – *Primitive social organization: an evolutionary perspective*, New York.
- TESTART A. (2012) – *Avant l'histoire : l'évolution des sociétés, de Lascaux à Carnac*, Paris, Gallimard.
- TESTART A. (2005) – *Éléments de classification des sociétés*, Paris, Errance.
- TESTART A. (2021) – *Essai d'épistémologie pour les sciences sociales*, Nouvelle éd, Paris, CNRS éditions (coll. Biblis, 227).
- TESTART A. (1992) – La question de l'évolutionnisme dans l'anthropologie sociale, *Revue française de sociologie*, 33, 2, p. 155-187.
- TESTART A. (2014) – L'évolution des chasseurs-cueilleurs : hypothèse supplétive sur le mariage, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 111, 4, p. 593-602.
- WENGROW D. (2023) – *On historical materialism and "The Dawn of everything"*, SocArXiv <<https://doi.org/10.31235/osf.io/pcr7d>>

**Christophe DARMANGEAT**

Université Paris Cité LADYSS UMR 7533

christophe.darmangeat@u-paris.fr

traduction en anglais :

**Mélanie LACAN**